Domficnt
077
v. 1
SMRE

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesbandits01fv

LES BANDITS.

SOUS PRESSE:

UN MARIAGE

Pour l'autre monde,

PAR MICHEL MASSON.

UN DRAME SUR LES PONTONS,

Roman Maritime,

PAR FULGENCE GIRARD.

ROSAS,

Roman Historique,

PAR ALFRED VILLENEUVE.

CHRONIQUES

DE LA

MARINE FRANÇAISE

Sous la Restauration,

PAR FULGENCE GIRARD.

Impr. de E. Dépée, à Sceaux (Seine).

LES

BANDITS

PAR

PAUL FÉVAL.

1

PARIS
PAUL PERMAIN ET Cie, ÉDITEURS,
10, RUE MAZARINE,

L'HOMME PROPOSE...

I

Le vieux comte d'Arrhans tenait fort digne état dans la province de Rouergue.

Il avait servi le roi, durant une vingtaine d'années, bravement et fidèlement, comme il convient à un homme de cœur, et s'était retiré, aux approches de la vieil-

lesse, en son beau château d'Arrhans, situé à quelques lieues de Millau.

Le comte avait un fils unique, Arthur-Amédée d'Arrhans, à l'éducation duquel il consacra les loisirs forcés de sa retraite.

En mil sept cent quatre vingt neuf, Arthur était un charmant cavalier de dix-huit ans, beau, brave, aimable, sachant tout ce que doit savoir un gentilhomme, et cuirassé contre les délétères influences de cette époque sans nom, par le vieux vêtement de loyauté qui allait si bien à la taille robuste et fière de l'ancienne noblesse française.

Le comte d'Arrhans était loin d'être un misanthrope.

Son château s'ouvrait volontiers à des

visiteurs de choix, et sa table était hospitalière. Néanmoins, son fils et lui menaient une existence assez retirée.

Arthur n'avait point de compagnons de son âge, si ce n'est un jeune garçon, fils de bourgeois, dont le père était une créature du comte.

Ce jeune garçon se nommait Eustache Lointier.

Le vieux comte l'affectionnait fort et s'amusait de son entretien.

Eustache, en effet, avait la répartie vive. C'était un adolescent hardi, avisé, plein de résolution et peut-être de ruse.

Au château, il gardait l'humble tenue qui séyait à sa position ; mais en fréquentant ses supérieurs, il avait appris

les grandes manières et ne se faisait point scrupule d'en user au dehors.

Dans les villes des environs, beaucoup le prenaient pour un fils de famille, cela d'autant plus aisément qu'il ressemblait, trait pour trait et d'une façon vraiment extraordinaire, à son jeune patron Arthur d'Arrhans.

Ceux qui connaissaient ce dernier pour l'avoir aperçu seulement, chevauchant dans les rues ou par les chemins, le confondaient avec Eustache, et Eustache, qui avait beaucoup d'orgueil et peu de délicatesse, se prévalait de cette erreur.

Arthur ne se sentait pas entraîné d'une très grande sympathie vers Lointier.

Leur liaison se soutenait par des rap-

ports de chaque jour ; elle plaisait du reste au vieux comte, qui aimait à revêtir les deux jeunes gens d'habits absolument pareils, et à deviner de loin son fils, malgré l'étonnante similitude qui existait alors entre Eustache et Arthur.

Une autre cause les rapprochait.

Arthur était amoureux.

Or, à dix-huit ans, lorsqu'on aime, le silence tue.

Il faut, bon gré, mal gré, s'épancher.

Un confident est un meuble de nécessité première.

Quand on ne peut choisir, on prend le premier venu, et nous ne croyons pas trop dire en affirmant que, plutôt que de se taire, un jouvenceau bien épris arrê-

terait par le bras son ennemi mortel.

Arthur, au reste, avait placé sa tendresse en bon lieu.

Il aimait sa cousine, mademoiselle Marthe de La Veyre, fille d'Honoré Montel, marquis de La Veyre, proche parent et ancien frère d'armes de monsieur d'Arrhans.

Le marquis, durant la belle saison, habitait ses terres en Languedoc ; mais il passait l'hiver à Millau.

Arthur et Marthe se voyaient alors fréquemment avec toute la liberté qu'autorisaient le cousinage et la vieille amitié de leurs pères.

Au premier abord, il semble que nos deux jeunes gens, certains ou à peu près de l'agrément de leurs parents, pou-

vaient s'aimer au grand jour, bâtir à haute voix ces ravissants châteaux où les amoureux dépensent tant d'imagination et de fraîche poésie ; mais, à mieux réfléchir, on doit reconnaître que c'eût été là une démarche déplorable et contraire à tous les usages.

Le mystère a des charmes qui ne se peuvent point définir, mais auxquels chacun se laisse prendre.

Plusieurs poètes de l'empire l'ont dit en vers assez mauvais : le mystère est l'assaisonnement de l'amour.

Cette métaphore culinaire fait grand honneur aux bardes impériaux, membres de l'Académie, et contemporains de Carême, qui sont d'ailleurs sujets, comme chacun sait, à ces bonheurs de style

qu'on ignorait au dix-septième siècle.

Donc, Arthur assaisonnait son amour d'une très grande quantité de mystères, ce qui lui donnait occasion d'utiliser son confident Eustache Lointier.

Quant à Marthe, elle aimait son cousin sans trop savoir, et n'avait point à coup sûr d'arrière-pensée académique.

C'était une de ces charmantes filles de notre France, dont la beauté est une sorte d'éclectisme, un choix entre les perfections des diverses races.

Elle avait les cheveux blonds des nobles Gauloises, et cette riche élasticité de mouvements qui devait distinguer les vierges guerrières des forêts germaniques, mais elle avait l'œil noir et velouté d'une Italienne, le nez ciselé, la bouche

arquée d'une Provençale, et, pour couronner et fondre en même temps ce mélange, elle avait le fin et discret sourire, suprême cachet que Latour savait mettre aux lèvres de nos princesses, et dont, aujourd'hui, les peintres, en quête de cette beauté royale qui semble perdue ou exilée, trouveraient encore un noble et gracieux modèle, loin, bien loin des Tuileries.

Marthe était simple et bonne autant que belle.

Bien qu'elle n'eut pas été entièrement privée des soins maternels, elle n'avait point reçu ces enseignements patients, incessants et de toutes les minutes qu'une mère seule peut continuer sans se lasser ni se rendre à charge.

Madame la marquise de La Veyre, fort jeune encore et renommée pour sa beauté, tenait une charge à la cour, auprès de la personne de la reine.

Les langues méchantes prétendaient qu'il n'existait point une parfaite intelligence entre la marquise et son mari.

On parlait d'incompatibilité d'humeur et d'anciennes querelles, qui avaient troublé les premières années d'une union où l'âge des deux époux offrait une large disproportion.

La médisance s'arrêtait là.

On savait que la belle marquise était d'une vertu sévère, et la chronique n'accusait que son caractère absolu et les façons hautaines qu'elle apportait dans les discussions conjugales.

Marthe était restée toujours auprès de son père.

Sur une nature ordinaire, l'absence de l'influence maternelle se serait fait tristement sentir et eût laissé d'ineffaçables traces.

Chez Marthe, l'isolement des premières années n'avait eu d'autre résultat que de jeter une nuance de mélancolie sur la gaîté native de son caractère.

Sa vivacité, peut-être trop grande, en avait été comprimée et refoulée, jusqu'à devenir douceur angélique.

Loin de nous la pensée d'avancer que l'éloignement de sa mère avait pu la faire meilleure ; mais qui ne sait que chez notre pauvre humanité les effets ne sont point solidaires des causes et que le mal

peut engendrer le bien, comme le bien, hélas! produire le mal.

Quoi qu'il en soit, Marthe ne ressemblait point à ces jeunes filles dont une main d'homme a balancé le berceau : toute mère aurait pu être orgueilleuse d'avoir guidé sa jeunesse, et le seul défaut qu'on pût lui reprocher ne provenait, certes, point de son éducation presque virile : sa douceur dégénérait parfois en mollesse, et sa flexible volonté ployait aisément au premier effort du commandement ou de la prière.

Eloignés, comme nous l'avons dit, monsieur et madame de la Veyre gardaient entre eux d'excellents rapports.

Tous les ans, durant la belle saison, la marquise venait visiter son mari et pas-

sait un mois dans ses terres du Languedoc.

Chaque fois qu'elle revoyait ainsi Marthe après une année d'absence, elle constatait avec une véritable joie les progrès de sa fille.

Elle était si heureuse de l'embrasser, qu'elle éprouvait une sorte de plaisir au baise-mains de son mari.

Au demeurant, c'était une femme fort distinguée et le marquis était bien la perle des hommes.

S'ils ne pouvaient s'entendre, c'est que, sans doute, la fatalité s'en mêlait.

Au bout de huit jours régulièrement, un sujet de discussion surgissait. C'était d'abord, des deux côtés, une mesure

parfaite, une courtoisie irréprochable; puis, le *casus belli* s'envenimait.

Au bout d'un mois, la marquise montait en sa chaise, déterminée à ne plus revenir.

Mais elle revenait parce que Marthe l'appelait de loin comme un aimant au pouvoir duquel on ne peut point se soustraire.

Souvent madame de la Veyre avait sollicité la permission d'emmener sa fille avec elle, de lui faire connaître la cour et de compléter ainsi l'éducation qui convient à une fille de qualité.

Le marquis s'y était refusé constamment.

Nous ne saurions point assigner à ce refus de cause bien logique, car la cour

de Louis XVI avait des mœurs qu'un père ne pouvait craindre; mais lorsque la marquise proposait quelque chose, le marquis disait non à tout hasard.

Il y a, comme cela, des ménages où chacun des conjoints, pris séparément, est une respectable personne, et qui forment un tout aussi maussade que certains gouvernements constitutionnels.

Marthe restait donc en province, à la grande joie d'Arthur, qui ne voyait jamais revenir le printemps sans trembler, tant il craignait que madame de la Veyre ne réussît enfin à persuader son mari.

Il va sans dire que, malgré le mystère dont Arthur entourait naïvement ses démarches, le comte d'Arrhans et le marquis de la Veyre étaient parfaitement au

fait de l'inclination mutuelle de leurs enfants.

C'était pour eux un coup de fortune, car leur intention avait toujours été de les unir.

Tous deux avaient de grands biens; leurs écussons, qui avaient traversé sans tache presque tous les siècles de la monarchie, brillaient d'un éclat rival, et s'écartelaient l'un de l'autre par suite de nombreuses et fréquentes alliances.

En un mot, sous quelque jour qu'on le voulût envisager, ce mariage devait satisfaire les deux parties.

On a vu souvent de ces mariages ne point arriver aisément à bonne fin.

Un matin, le comte d'Arrhans monta

à cheval et s'en vint à la ville de Millau pour rendre visite à son vieil ami.

Lorsqu'il fut introduit à l'hôtel de La Veyre, la matinée n'était point encore avancée, et pourtant, en traversant l'antichambre, dont les fenêtres donnaient sur le jardin, le vieux comte aperçut son fils Arthur qui se promenait avec Marthe.

— Il s'est levé de bonne heure ! pensa-t-il en se frottant les mains. — Allons ! ce sera un couple comme on n'en voit pas tous les jours.

Le marquis, que d'anciennes blessures retenaient six mois de l'année sur sa chaise longue, se leva du mieux qu'il put à l'approche de son vieux frère d'armes, et, suivant leur habitude, ils échangèrent une cordiale accolade.

— Mon ami, dit le comte lorsqu'il eut pris un siége, je vais sur ma soixante-quatrième année.

— Vous n'avez guère que trois ans de plus que moi, répondit le marquis avec un soupir ; cela me vieillit... — Pourquoi me faites-vous cette déclaration solennelle?

— C'est que, mon ami, lorsqu'on bâtit des projets à notre âge, il faut se hâter de les exécuter.

— Ceci me paraît incontestable, et vous parlez comme un livre, mon cousin, mais...

— Mais vous ne voyez pas où j'en veux venir?... Je vais m'expliquer.

— Permettez, interrompit le marquis en posant sa main sur son vieux compa-

gnon, ce que vous avez à me dire est-il bien pressé?

— Très pressé.

— Je parle sérieusement.

— Moi aussi.

— C'est que j'ai quelque chose...

— Après moi, mon ami, après moi! J'ai le droit de primauté, le droit d'aînesse et je suis chez vous... Dès que je vous aurai déduit, au long, mon affaire, je vous donnerai audience.

Le marquis se renversa sur sa chaise longue et parut se faire un mérite de sa résignation.

— Je vous écoute, dit-il, et pourtant ce dont je voulais vous entretenir...

— Nous y viendrons... Voici ce qui

m'amène... Je vais sur ma soixante-quatrième année...

Le marquis s'inclina en réprimant un sourire.

— J'aurais dû me marier plus tôt, poursuivit monsieur d'Arrhans. C'est véritablement un malheur pour moi de m'être marié si tard... Si j'avais épousé feu madame la comtesse en mil sept cent quarante-neuf... ou seulement en mil sept cent cinquante-neuf, Arthur aurait trente ans...

— Ce ne serait pas le compte de Marthe, murmura monsieur de La Veyre.

— Il serait homme, il serait colonel pour le moins, il serait marié...

— De grâce, mon cousin, n'aviez-vous que ces choses à me dire...

— Vous avez raison, mon ami. Ce sont là regrets superflus, et d'ailleurs qui sait si cet étourdi d'Arthur n'aime pas mieux avoir dix-huit ans que la trentaine?..... Venons au fait... Comme je vous l'ai peut-être donné à entendre, je vais sur ma soixante-quatrième année. A cet âge l'avenir est court et j'ai peur, — c'est la première fois de ma vie, mon ami, — j'ai peur de ne pas voir le bonheur de mon fils.

— Quelle idée !

— Voici Marthe qui a seize ans, la petite enchanteresse!... qu'elle est belle, marquis! je viens de la voir de loin dans le jardin...

— Avec Arthur?... savez-vous, comte, qu'il devient un homme superbe!

— Ce sont deux beaux et bons enfants! dit monsieur d'Arrhans, dont la voix s'attendrit; tenez, mon ami, nous étions convenus de les marier dans deux ans, marions-les tout de suite.

Le marquis frappa ses mains l'une contre l'autre.

— Sommes-nous donc de beaux esprits, s'écria-t-il en riant, pour nous rencontrer si bien? c'est justement là ce que je voulais vous proposer.

— En vérité?

— En vérité !...

Les deux vieux amis se rapprochèrent et se serrèrent vigoureusement la main.

—Mon ami, dit le comte, je n'ai jamais été si heureux de ma vie.

— Et moi, répondit monsieur de la Veyre en repoussant sa chaise longue, je me sens tout gaillard! Je crois que je ferais trois lieues de mon pied.

— A quand la noce?

— Quand vous voudrez..... dans un mois...

— C'est bien long!

— Mettons trois semaines. Je n'en puis rien rabattre. Il me faut ce temps pour écrire à la marquise et lui demander son consentement.

— C'est juste, dit le comte en soupirant. Je ne sais pourquoi j'aurais voulu que cela se fît demain.

Le marquis sonna son secrétaire, afin de minuter la lettre conjugalement offi-

cielle qu'il voulait signifier à madame de La Veyre.

Le comte prit congé.

Le soir de ce jour, dans le salon du château d'Arrhans, le comte, Arthur et Eustache Lointier se trouvaient réunis.

Le vieillard avait cet air souriant et railleur des gens qui gardent une heureuse nouvelle et que leur secret étouffe.

Il écoutait à peine les plaisanteries plus ou moins spirituelles à l'aide desquelles Eustache, suivant son habitude, essayait de lui faire sa cour.

— Tu es un bon garçon, Eustache, dit enfin le vieux comte; as-tu jamais été amoureux?

— Non pas, Monsieur, non pas. Je suis

trop pauvre..... mais je connais quelqu'un...

Arthur devint rouge comme un coquelicot.

Lointier s'arrêta.

— Tu connais quelqu'un? répéta le comte en jetant sur son fils un malin regard; quelqu'un dont tu deviendrais amoureux volontiers, sans doute?

— Non pas, Monsieur, dit encore Eustache, quelqu'un qui se meurt d'amour.

— Ah! bah!... Et comment le nommes-tu, ce quelqu'un?

— C'est un secret.

— Au moins, me diras-tu le nom de celle qu'il aime?

— Pour cela, oui. C'est mademoiselle de La Veyre.

Arthur était aux abois, son mystère ne tenait plus qu'à un fil.

— Je le plains, reprit monsieur d'Arrhans, sans cesser de regarder son fils. Je le plains de tout mon cœur, car mademoiselle de La Veyre n'est plus libre.

— Qui a pu vous dire cela, mon père ? s'écria Arthur, incapable de se contenir davantage.

— Hein ?... fit le vieux comte avec malice. Tu nous écoutais donc ? Je croyais que tu n'étais pas à la conversation.. Celui qui m'a dit cela était parfaitement informé ; mais n'en parlons plus... — Eustâche, mon ami, cherche quelque chose qui puisse divertir Arthur. Je vois bien que ce sujet d'entretien n'a point le don de l'intéresser.

Eustache ouvrit la bouche pour protester, mais Arthur lui imposa silence d'un geste suppliant.

Il tenait à son mystère plus que nous ne pourrions le dire.

Quinze jours se passèrent durant lesquels le vieux comte ne se fit point faute de tourmenter son fils.

Nous devons avouer qu'il fit encore autre chose.

Eustache fut chargé dessous main d'acheter à Lodève une magnifique corbeille de noces qu'il apporta au château secrètement et que l'on cacha dans une chambre, tendue de neuf tout exprès pour la circonstance.

Le vieux comte voulait rendre à Ar-

thur la monnaie de son mystère et lui ménager une surprise.

Durant ces quinze jours, il fut le plus heureux des hommes. Il jouissait par avance de la joie des deux jeunes gens et se répétait sur tous les tons :

— Cela fera un couple comme on n'en voit pas tous les jours !

La lettre écrite à madame la marquise par son mari était une simple mesure de convenance ; son consentement ne pouvait faire l'objet d'un doute.

Néanmoins, les deux vieux compagnons d'armes avaient résolu d'attendre sa réponse pour notifier leur bonheur aux futurs époux.

Cette réponse, suivant calculs faits

en commun et soigneusement éprouvés, devait arriver le seizième jour.

A mesure que cette époque attendue approchait, les entrevues du comte et du marquis devenaient plus intéressantes. Dieu sait que la politique présentait alors de trop nombreux sujets d'entretien : on était à la fin de septembre mil sept cent quatre-vingt-neuf; les évènements se pressaient, et cette tourbe aux sanglants appétits que le mouvement révolutionnaire avait jetée tout-à-coup à la surface, inaugurait déjà sa bavarde puissance et laissait pressentir ce qu'il y aurait d'horribles conséquences au bout de ses loquaces et emphatiques prémisses.

Pourtant nos deux amis ne causaient point politique.

Ils n'avaient garde. Paris et le mouvement populaire étaient complètement oubliés.

Plus tard, il serait temps de s'occuper des messieurs du Tiers et de leur insolence.

L'important maintenant, c'était le mariage, le bonheur prochain de deux enfants aimés.

On tâchait de se représenter leur joie ; on réglait d'avance leur vie à venir.

Tout était prévu, concerté, arrangé. pas une épine qui ne fût écartée du sentier qu'ils devaient doucement descendre en commun ; pas une fleur qui manquât à leur couronne : c'était charmant ; on

regrettait presque de n'avoir que quinze jours pour de si aimables et délicieux projets.

Il est une sorte de courant magnétique qui rayonne du maître aux serviteurs de bonne maison.

Quand celui-ci est gai, ceux-là se réjouissent, sans savoir, sans presque vouloir deviner le motif de leur joie. Au château d'Arrhans et à l'hôtel de La Veyre, tout le monde était en belle humeur.

Il régnait là comme une atmosphère de fête ; chacun espérait vaguement, et pour ainsi dire de confiance.

Marthe et Arthur ne se doutaient de rien ; Lointier avait gardé le secret du comte ; mais ils subissaient à leur insu

l'influence du consentement général : ils s'aimaient davantage.

Une seule personne ne partageait point l'allégresse commune, c'était Eustache Lointier.

L'espèce de familiarité que lui permettait le comte, sa liaison avec Arthur et toute cette opulence à laquelle il se frottait sans cesse, lui, pauvre héritier d'un bourgeois indigent, lui avaient mis en tête de jalouses et ambitieuses pensées.

Il n'y avait pas jusqu'à sa ressemblance physique avec Arthur, qui n'augmentât son envieux chagrin.

La nature venait en aide aux circonstances, et il mettait au défit son orgueil, qui n'avait garde d'accepter le cartel, de trouver une différence entre lui et Ar-

thur, différence à son désavantage, bien entendu, car il n'était pas éloigné de reconnaître que, sous le rapport de l'intelligence, Arthur n'était qu'un enfant auprès de lui.

Et pourtant c'était Arthur qui, le hasard aidant, et par le seul fait de sa naissance, le dominait, l'étouffait sous la pression d'une supériorité écrasante.

Lointier, en ces instants d'humeur sombre, n'essayait point de se le dissimuler, la position qu'il occupait au château, libérale en apparence, était réellement une sorte de domesticité.

Si Arthur le traitait avec égard, c'était concession pure à la fantaisie du vieux comte, c'était pitié peut-être !...

Si le sort l'eût voulu cependant, il eût

si bien porté, lui, Eustache, les nom et titre de gentilhomme ! il eût été si bien à sa place dans les salons dorés du grand monde, il se fût tenu de si galante et fière façon sous les dentelles, la soie et le velours !...

Mais non, il était pauvre, enfant de roture.

Rien pour lui, tout pour Arthur ! pour Arthur qui, sous quelques jours, allait épouser la plus noble, la plus belle, la plus riche héritière du pays, tandis que lui, Eustache, si fantaisie lui prenait d'épouser, courait chance de subir un refus, en s'adressant à la fille de chambre de mademoiselle Marthe de La Veyre.

En attendant, il était forcé d'aller, de

courir, d'acheter, de choisir, tout cela pour Arthur !

Il détestait Arthur.

En outre, il souffrait cruellement à voir, à toucher sans cesse toutes ces belles et précieuses choses destinées à la belle épousée.

Parfois, il s'introduisait secrètement dans la chambre où le vieux comte avait fait disposer la corbeille de mariage qui contenait des parures d'une valeur très considérable.

Lointier restait là en extase devant ces diamants et ces perles qui avaient coûté tant d'or.

Il n'était pas bien avancé encore dans la science de la vie, mais il savait qu'en ce monde l'argent est un levier robuste,

et il se disait que ces diamants achetés, on pourrait les revendre...

Les quinze jours prirent fin.

Le matin du seizième jour, monsieur le comte d'Arrhans se leva radieux. Il fit grande toilette et manda son fils dans son appartement.

— Mon ami, dit-il en contenant avec peine son secret qui sollicitait chacun de ses pores pour trouver jour à s'échapper, nous avons à déjeûner ce matin, monsieur le marquis de La Veyre et sa fille...

— Comment trouves-tu mademoiselle Marthe, mon ami?

— Mon père..... balbutia le pauvre amoureux.

— Plaît-il?

— Je la trouve...

— Tu fais preuve d'excellent goût, mon ami... c'est aussi mon avis... va faire toilette.

Et l'excellent vieillard se frottait les mains en riant de tout son cœur.

Le rendez-vous était pour dix heures du matin. A neuf heures et demie la table était dressée.

Le père et le fils attendaient.

Au moment où résonnait le timbre de la monumentale pendule qui décorait la haute cheminée du salon, le bruit d'un carrosse se fit entendre sur le sable de l'avenue. Le comte se leva, jeta un regard de satisfaction sur son fils, qui pressentait vaguement quelque évènement important, et s'avança souriant, vers le seuil du salon pour recevoir ses hôtes.

La porte s'ouvrit.

Le marquis n'était point accompagné de sa fille.

— Pourquoi seul, mon ami? s'écria le comte désappointé.

Le marquis lui prit la main et secoua la tête en silence. Il était pâle ; ses traits bouleversés portaient l'empreinte d'une émotion puissante.

— Qu'y a-t-il? au nom de Dieu ! qu'y a-t-il ? demanda monsieur d'Arrhans effrayé.

— Il y a, répondit le marquis d'une voix grave et triste, que nous avons rêvé trop longtemps, mon cousin ; l'heure du réveil a sonné. — Honte à celui de nous qui garderait encore des pensées de fêtes ou de fiançailles !... C'est une épée qu'il

faut à votre fils, et non pas un bouquet de bal !

— Je ne vous comprends pas, balbutia le comte.

— Vous allez trop tôt me comprendre... Lisez ceci mon cousin.

— Le marquis tendit à son vieux frère d'armes une lettre ouverte, datée de Paris, le six octobre mil sept cent quatre-vingt-neuf.

DIEU DISPOSE.

II

La lettre était de madame la marquise de La Veyre.

Le comte pâlit aux premières lignes.

Quand il eut achevé l'épître entière, il la rendit sérieusement au marquis.

Outre Arthur et les deux vieillards, il

y avait dans le salon un quatrième personnage.

Eustache Lointier s'était glissé à la suite de monsieur de La Veyre, curieux de voir et d'entendre ce qui allait se passer. Il demeurait immobile dans un angle de la pièce, et feignait de donner son attention entière à un livre qu'il tenait ouvert en sa main.

Il se fit un long silence.

Les deux vieillards semblaient consternés, ce qui amenait un sourire méchamment railleur à la lèvre d'Eustache Lointier.

Arthur regardait alternativement son père et le père de Marthe. Il pressentait un malheur.

La lettre de madame de La Veyre ne

contenait pas un mot qui eût rapport au mariage de sa fille.

Ce n'était point une réponse.

La marquise écrivait sous l'impression récente et terrible des évènements des cinq et six octobre.

Elle avait vu la reine bassement outragée jusque dans ses appartements royaux.

Elle avait entendu les hideuses clameurs de la populace, rendue ivre et folle par les harangues demi-burlesques, demi-diaboliques des prédicateurs du Palais Royal, — ce centre néfaste d'où tant de fois le mensonge, la trahison et l'infamie débordèrent en gerbe sur la France!

Elle avait tremblé, l'infortunée grande

dame, en voyant de près la physionomie repoussante et inconnue de ces êtres à face presque humaine que le vieux Paris sait vomir aux jours de la colère divine ; les gardes-du-corps étaient tombés assassinés sous ses yeux ; des hommes nobles, bons, braves, avaient été massacrés par des créatures sans nom, lâches, viles, de ces créatures auxquelles on jette un écu en leur disant de frapper et qui frappent...

La marquise disait tout cela dans sa lettre.

Elle disait encore, ce que tout cœur honnête se refuse à croire et qui était trop vrai pourtant, qu'il y avait derrière ces bras sanglants et sordides des mains blanches qui payaient le crime; elle di-

sait que la trahison grandissait au sein de la cour, jusque sur les marches du trône, et qu'une bouche princière, dans ces mêmes salons où monsieur le régent partageait jadis ses loisirs entre ses amitiés d'outre-Manche et les hontes babyloniennes de ses orgies, avait prononcé contre le roi des paroles de mort...

Elle disait enfin que le Louis XVI avait besoin de ses serviteurs, que le prince de Condé, son fils, et une partie de la noblesse, avaient passé le Rhin, pour aviser aux moyens de repousser la révolte, et que d'autres, suivant une voie contraire, se pressaient autour du trône chancelant afin de le soutenir ou de s'ensevelir sous ses débris.

Il y avait à choisir entre ces deux routes opposées.

Le comte, au bout de quelques minutes qu'il avait employées à réfléchir, prit la main de son fils :

— Arthur, dit-il d'une voix lente et tristement accentuée, ce jour devait être pour vous un jour de bonheur. Nous avions deviné votre amour et Marthe allait devenir votre femme...

— Est-il possible ! s'écria le jeune homme ; Marthe !...

— Faites préparer deux chevaux, mon fils, poursuivit le vieux comte ; armez-vous, et gardez vos pensers d'amour pour un temps meilleur. Nous allons partir ce soir et gagner l'Allemagne, où

le service de Sa Majesté réclame notre épée.

— Aujourd'hui, mon père !

— Dans quelques heures.

— Abandonner Marthe !

— Vous êtes gentilhomme, Arthur, et le roi est en danger.

— Ma vie est au roi, dit Arthur, qui baissa la tête et se dirigea vers la porte.

Le marquis de La Veyre le suivit jusqu'au seuil d'un regard paternel.

— C'est un noble enfant ! murmura-t-il.

— Que diable veut dire tout ceci ? grommelait Eustache dans son coin.

— Dieu veuille, reprit le marquis en serrant la main de son vieux frère d'armes, — que des jours meilleurs nous

permettent d'accomplir nos projets.

— Je serai fier de le nommer mon fils.

— Merci, mon ami, merci, murmura le comte qui refoulait énergiquement son émotion.

— Viendrez-vous avec nous?

— Je pars ce soir pour Paris avec Marthe... Mon avis est que la place d'un gentilhomme est auprès du roi.

— Vous avez peut-être raison, répondit le comte; mais, si bon praticien que soit un père, il hésite et tremble en sondant la plaie de son enfant.

Le roi est un père : voudra-t-il accepter nos épées autrement que dans le fourreau?

— Lui seul peut répondre à cette question, mon cousin.

Se retirer ressemble à fuir : je veux rester en France.

— Mon ami, dit le comte, avec une certaine irritation dans la voix, vous ignorez peut-être que je vais sur ma soixante-quatrième année... Il y a bien des jours dans soixante-quatre ans, et jamais je n'ai éprouvé, fût-ce durant la dixième partie d'une minute, rien qui ressemblât à de la peur...

— Se retirer, croyez-moi, ne ressemble pas toujours à fuir, et quand la bataille est à la frontière, les fuyards ne sont pas ceux qui tournent le dos à Paris...

— Monsieur mon cousin!... interrompit monsieur de La Veyre avec hauteur.

—Monsieur mon ami, reprit le comte: à Dieu ne plaise que j'aie eu l'intention de vous offenser ; mais il y a trois générations de Condé de l'autre côté du Rhin, et vous avez prononcé le mot fuir.... J'ai dû vous rappeler à vous-même.

Eustache se faisait petit, afin de n'être point aperçu.

Entre deux amis qui se querellent, un ciron est de trop. Eustache sentait cela, et depuis quelques minutes il venait de combiner un plan pour l'exécution duquel il lui fallait toute la bienveillance de monsieur d'Arrhans.

La porte était restée ouverte ; il se coula le long du lambris, et sortit sans exciter l'attention.

La première personne qu'il rencontra dans la cour, fut Arthur, qui, la mine désolée, obéissait à son père, et s'occupait des préparatifs du départ.

— Voilà de quoi faire réfléchir un philosophe ! se dit Lointier en ricanant. Ce garçon-là était menacé ce matin d'une pléthore de félicités, et le voilà maintenant plus malheureux que moi.

— Ma foi, tout ce que j'ai entendu me semble annoncer du changement, autant qu'on en peut désirer. Nous vivons dans un bon temps, et je ne changerais pas ma position de pauvre diable pour celle d'un duc et pair... Il faudra que j'aille à Paris, voir un peu... Ce vieux portrait de famille de marquis de La Veyre dit que c'est la place d'un gentilhomme... Peut-

être aurais-je l'occasion de le voir pendre... ce serait curieux!

Il composa son visage et s'avança vers le jeune d'Arrhans.

— Monsieur Arthur, dit-il, votre chagrin me fend le cœur. — Ne puis-je rien faire pour le soulager?

— Je vais quitter Marthe! soupira le pauvre amoureux, sans la voir! sans lui dire adieu!...

— C'est déchirant, ma parole d'honneur! Il n'y a pas bien loin d'ici à la ville. A votre place, je sauterais en selle... un temps de galop pour aller, un autre pour revenir...

— Et mon père?

— Puisqu'il sait tout maintenant... D'ailleurs, je l'occuperai...

Arthur hésita.

— La voir encore une fois, murmura-t-il, échanger des serments...

— C'est absolument indispensable, dit gravement Lointier.

— Oh! oui. Cette dernière entrevue est nécessaire... pauvre Marthe!... je suis bien malheureux!

Eustache porta le revers de sa main à ses yeux.

— Vous m'arrachez des larmes, monsieur Arthur, dit-il; mais tout cela n'aura qu'un temps. Après l'orage, le soleil...

— Puisses-tu être bon prophète!

— Après l'absence, le retour, c'est-à-dire le mariage, le bonheur.

Arthur serra la main de Lointier plus cordialement qu'il ne l'avait fait jamais.

— Tu me rends la vie ! s'écria-t-il.

— Oui!... je vais la voir, la consoler, lui jurer...

— C'est cela! jurez, consolez.

Arthur était déjà en selle.

Il fit de la main un geste amical, et piqua des deux.

Lointier mit ses deux poings sur ses flancs et partit d'un grand éclat de rire.

Messieurs d'Arrhans et de La Veyre étaient toujours dans le salon.

Après la courte discussion que nous avons rapportée, ils avaient gardé un froid silence durant quelques minutes, mais bientôt leur loyale amitié avait repris le dessus..

Leurs mains s'étaient instinctivement cherchées et rencontrées.

— Monsieur mon ami, dit le comte, j'ignore si je vous ai fait savoir que je vais sur ma soixante-quatrième année; à cet âge, on ne fait plus guère d'amis nouveaux; je vous prie de ne m'en point vouloir, monsieur mon ami et cousin, et s'il le faut, je vous prie de me pardonner.

Le marquis lui tendit ses bras ouverts.

— Excellent homme ! murmura-t-il; puis il ajouta tout haut :

— C'est à moi que sont tous les torts, mon cousin... à Paris, le roi; en Allemagne les princes : on peut choisir, mais non point se prévaloir de son choix, car

l'honneur se partage et il y en a pour les deux camps. Je vais à la cour, vous passez le Rhin ; je prie Dieu qu'il nous envoie son aide en ces chemins divers qui convergent au même but.

— Ce que nous voulons c'est sauver le roi...

— Ou mourir pour lui, prononça lentement le comte qui mit sa main sur son cœur.

— Ou mourir pour lui !

— Adieu donc, mon vieux frère. Votre fils est le mien comme ma fille est la vôtre. Nous nous reverrons, j'espère ; la bonne cause vaincra et nous serons heureux.

— Dieu le veuille, mon ami!

Ils s'embrassèrent cordialement une

dernière fois et le carrosse du marquis reprit la route de Millau.

Le comte descendit dans la cour où Eustache s'occupait des préparatifs du départ.

A la vue du vieillard, celui-ci fit un effort si bien entendu, qu'il réussit à amener des larmes dans ses yeux.

— Monsieur le comte, dit-il avec tristesse, j'avais espéré vieillir auprès de vous...

— Où est Arthur ? demanda monsieur d'Arrhans, qui aimait véritablement Lointier et avait peur de s'attendrir.

— Il va revenir, répondit Eustache ;

— Monsieur le comte, ajouta-t-il, Dieu m'est témoin que j'ai pour vous tout à

la fois l'affection d'un fils et le respect d'un serviteur. J'avais dessein d'abord de vous demander la permission de vous accompagner hors de France. Mais j'ai réfléchi... Peut-être ne vous sera-t-il pas inutile de laisser derrière vous, en partant, un homme dévoué, sûr, fidèle...

— Tu es bien cet homme-là, toi, mon garçon, je le sais... Eh bien! tu ne te trompes pas.

— Mon départ précipité m'oblige à abandonner ici quelques valeurs dont j'aurai besoin sans doute sur la terre étrangère... Tu me les feras passer.

— Merci pour votre confiance, monsieur le comte ; je tâcherai de m'en montrer digne.

Monsieur d'Arrhans lui toucha paternellement le front.

« Je te constitue le gardien du château, dit-il; voici les clés.

— Tu commanderas aux valets. En un mot, tu seras le maître... Mais voici Arthur qui revient... Adieu, mon garçon... Si tous les gens de roture te ressemblaient, nous resterions aujourd'hui paisiblement dans la maison de nos pères.

— Vous y reviendrez, monsieur le comte, s'écria Eustache toujours larmoyant; vous serez rendu à notre affection. . Adieu, monsieur! Les bénédictions du pays tout entier vous suivront dans l'exil.

Arthur entrait en ce moment sous le portail.

Il sauta aussitôt sur un cheval frais qui l'attendait. Puis le comte et son fils, suivis d'un seul valet, franchirent le seuil de la coûr, non sans adresser à ce pauvre et fidèle Eustache de nombreux gestes d'adieu.

Arthur avait vu Marthe.

La charmante fille avait promis de lui garder sa tendresse et le courage était revenu au cœur d'Arthur.

Il se sentait autre et plus fort que le matin.

Le sentiment guerrier qui sommeillait en lui, endormi par sa vie oisive et langoureuse, s'éveillait tout-à-coup avec une sorte de violence.

Sa main frémissait d'aise en touchant la garde de son épée; il avait pitié de

son passé, faisait avec sa longue enfance un brusque divorce, et appelait de ses vœux une bataille où il pût recevoir le baptême du soldat.

Certaines natures, quelque vaillantes qu'elles soient, ont besoin d'un choc moral pour déchirer les langes de l'adolescence ; mais il ne leur faut qu'un avertissement, et le vieil Homère, en sa poésie pleine d'exquise sagesse, nous a montré Achille reniant ses féminins atours à la seule vue d'un javelot.

Athur n'était point fils d'une déesse, mais il avait du sang de preux, et mieux vaut, — pas un héros d'armes n'avancerait le contraire, — chevaleresque origine, que courte généalogie, ouverte par une mésalliance divine.

Arthur était homme désormais.

Son amour, loin de l'engourdir, était maintenant un stimulant de plus.

Monsieur le comte d'Arrhans, qui avait préparé des consolations à l'avance, en fut pour ses soins. Aux premiers mots, Arthur l'arrêta gaillardement pour lui demander s'il faudrait attendre longtemps l'occasion de se battre.

Eustache Lointier était resté seul au château d'Arrhans.

Il avait en poche les clés, et, comme l'avait dit le vieux comte, il était bien véritablement le maître.

Durant tout le reste du jour, il se promena de salle en salle, le chapeau

sur la tête et profondément absorbé par ses réflexions.

Nous voudrions bien dire au lecteur tout d'un coup ce qu'était cet Eustache Lointier qui jouera le rôle le plus important dans notre récit; mais son caractère n'est point de ceux qu'un trait de plume peut croquer, ressemblants.

Il faudra le voir à l'œuvre.

Sa nature où entraient à haute dose les éléments les plus vulgaires, mêlés à une certaine audace, voisine de l'effronterie, mais approchant aussi du sang-froid le plus intrépide, comportait tous les mauvais instincts y compris la couardise. Mais il était lâche à la manière de ceux qui cessent de trembler lorsque le salut dépend d'un coup de hardiesse.

Sa volonté valait quelque chose ; elle rendait dangereuse l'avidité qui le poussait à envier, puis à nuire pour ensuite posséder.

En somme, il y avait en lui ce qu'il faut pour faire un adroit valet ou un redoutable chevalier d'aventures.

Son père, qui était un petit bourgeois de Millau, lui avait octroyé une éducation telle quelle ; mais au château d'Arrhans, il avait appris bien des choses, et, sa belle tournure aidant, il pouvait se comporter d'aussi galante façon que pas un gentilhomme, à l'occasion.

A l'époque où nous sommes arrivés, il n'avait encore que les instincts du mal.

La pratique lui manquait.

En outre, bien que les évènements politiques fussent parvenus déjà à une crise fort avancée, il ignorait à peu de chose près leur importance.

En Rouergue, comme en plusieurs autres provinces, on n'entendit que bien vaguement les premiers éclats de l'orage révolutionnaire.

Il fallut que la foudre, en déracinant un trône, ébranlât puissamment le sol, pour que toutes les oreilles devinssent attentives, tous les yeux grands ouverts, à cent cinquante lieues de Paris comme dans les faubourgs.

Eustache savait qu'une réaction se faisait du pauvre contre le riche, au nom de plusieurs grands mots aimés de la foule qui ne les comprend pas.

Il savait que le fait brutal commençait à regimber contre le droit ; mais il voyait les résultats de ces tendances dans un lointain avenir, et n'était pas éloigné de les considérer comme d'aimables chimères.

Mais la vérité avait jailli tout-à-coup à ses yeux.

La chimère se faisait réalité.

Il venait d'entendre deux gentilshommes, soutiens naturels du trône, parler de mourir pour le défendre.

Le trône chancelait donc bien fort !...

— Hé ! hé ! se disait Eustache en narguant du regard les émaux jusque-là respectés de l'écusson d'Arrhans, les deux vieux stalactites ont commencé par se disputer : l'honneur est à Paris. Non

pas ! l'honneur est à Coblentz !... Il est permis de croire qu'ils ne s'entendront pas à merveille. Le peuple est un, il sera prêt, — La noblesse discutera au lieu d'agir... — Il faut absolument que j'aille à Paris voir les jolies choses qui se préparent.

Eustache avait raison.

Tandis qu'un galant homme fait le salut des armes, le rustre se fend et pousse à fond.

Devant le brutal délire des masses, affolées par de petites influences, il n'est pas bon de perdre le temps à ôter son feutre, à vider de subtiles discussions.

Eustache fit trève à ses méditations politiques pour commander un excellent

dîner qu'il mangea du meilleur appétit.

Après le dîner, il choisit dans le trousseau de clés à lui confié par le vieux comte, la clé du secrétaire de ce dernier.

Il s'enferma dans le cabinet et commença une minutieuse fouille.

Il y avait dans le secrétaire tous les titres de propriétés de monsieur d'Arrhans, mais Eustache ne trouva point les papiers de famille; le comte les avait serrés dans le portefeuille qu'il portait sur soi.

Ceci, pour le moment, importait peu à Eustache.

Ce n'était point ce qu'il cherchait.

Il trouva encore, ceci lui importait beaucoup, une somme assez ronde en

bons de caisse au porteur, et quelques rouleaux d'or.

Le tout fut empoché sans compter.

Lorsque le secrétaire fut vide, il le referma soigneusement.

Cela fait, il se rendit dans la fameuse chambre où étaient étalées les parures qui devaient servir à la pauvre Marthe.

La vue de cette corbeille de noces procura à Lointier quelques instants de franche hilarité.

— Pauvre colombe ! murmura-t-il en riant aux éclats ; — voilà pourtant de bien charmants atours. Elle eût été délicieusement jolie sous ces diamants et sous ces dentelles. *Sic vos non vobis !* comme disait mon maître de sixième. Les diamants seront pour moi ; les dentelles

pour qui les voudra prendre. A raisonner sainement, c'eût été dommage de voir cette charmante fille devenir la femme de ce niais sentimental, de ce langoureux benêt, — de cet Arthur enfin, qui mouille, sans doute en ce moment, d'un torrent de larmes la crinière de son cheval... — Si mademoiselle de La Veyre se rencontre sur mon chemin, je la choisirai peut-être, et qui sait, cela vaudra mieux pour elle.

Il mit les diamants avec l'or et les billets, puis il descendit dans la cour.

— Attelez! dit-il impérieusement au cocher. J'ai en poche des valeurs que monsieur le comte m'a confiées, et qui doivent être transportées à Paris sans retard.

Le cocher mit les chevaux au carrosse.

Il savait que le comte avait grande confiance en Eustache.

Celui-ci, pendant qu'on attelait, remonta le grand escalier du château, gagna la chambre d'Arthur et revêtit un costume complet de gentilhomme, sans oublier l'épée à garde travaillée.

Quand il eut mis la dernière main à sa toilette, le carrosse était prêt.

Il se jeta nonchalamment sur les moelleux coussins.

Le cocher fouetta les chevaux.

Nous n'avons point dessein de raconter ses impressions de voyage.

Nous relaterons seulement un fait en passant.

A quelques heures de Millau, le car-

rosse qui portait Eustache et sa fortune dépassa une chaise sans armoiries qui suivait, elle aussi, le chemin de Paris.

Cette chaise contenait monsieur et mademoiselle de La Veyre.

— Voyez, mon père, dit Marthe en rougissant. Voici le carrosse de monsieur d'Arrhans.

— En effet, répondit le marquis étonné.

— Et Arthur... monsieur le vicomte d'Arrhans... Voyez! il se penche à la portière.

Le marquis salua.

Lointier fit une gracieuse inclinaison de tête et passa, emporté par le galop de ses chevaux d'emprunt.

Le cœur de Marthe battait bien fort.

Elle avait reconnu jusqu'au costume qu'Arthur portait la veille. Cette rencontre inespérée alimenta sa douce rêverie durant une grande partie du voyage.

Eustache rêva aussi, et fort doucement, ce qui ne l'empêcha point de compter son trésor avec une grande exactitude.

Nous verrons comment il sut profiter de ce trésor, et comme quoi le *sic vos non vobis* du maître de sixième peut s'appliquer aussi par hasard au voleur.

CHOSES ET AUTRES.

III

Il était trois heures après midi, lorsqu'Eustache Lointier arriva en vue de Paris.

Huit jours passés en voiture donnent grand désir d'atteindre le but du voyage; or, il y avait huit jours qu'Eustache avait quitté le château d'Arrhans.

Tout le long de la route, il s'était pro-

mis de faire figure à Paris. Il avait une vingtaine de mille livres dans les poches de sa voiture; c'était assez, maintenant que l'opulence devenait un danger, et ce n'était pas trop.

Il trouva le dôme des Invalides fort agréable à voir de loin, et l'ensemble de Paris lui sembla satisfaisant.

A la barrière de Vaugirard, il y avait, au moment où il passait, une fête pastorale et civique. Des ouvriers, qui essayaient déjà la pittoresque carmagnole, de petites mercières qui gardaient de la poudre sous leur coquet chapeau rond, les villageois de la banlieue, des étudiants et des gardes-françaises fraternisaient en buvant, avec le plus attendrissant accord, le vin violet des côteaux de

Suresnes. Les grisettes étaient là en nombre formidable, et l'on eût pu trouver parmi elles plus d'une bouture de déesse de la Raison.

Les unes, — cela était ainsi avant comme après la révolution, — dansaient de prodigieuses danses avec la belle jeunesse des écoles; les autres dévoraient les divers produits de la charcuterie parisienne, en compagnie d'ouvriers peu vêtus et aspirant manifestement à mériter le nom historique de sans-culottes; d'autres encore chantaient, sous les tonnelles, à l'aide de voix fausses et très enrouées, des couplets boiteux et obtus, premiers-nés de la muse citoyenne; d'autres enfin, pendues aux bras galonnés d'incommensurables gardes-fran-

çaises, se faisaient épeler, par ces guerriers philosophes, quelques pages de Diderot ou de Piron, dont elles étaient bien susceptibles de sentir le délicat et savoureux parfum.

C'était un spectacle très charmant, et dont les excentricités de notre moderne Courtille ne peuvent donner qu'une insuffisante idée.

Tous ces gens, en effet, grisettes, étudiants, soldats, paysans et ouvriers, étaient ivres, mais *vertueux*.

En ce temps, la vertu, incessamment invoquée, jetait sur toutes choses un rideau du plus agréable effet.

L'orgie était vertueuse, le luxe de même, le pillage aussi, la trahison également, l'assassinat davantage. Pourquoi

non ? Ne buvait-on pas à Thèbes? César, Clodius, Verrès, Catilina n'étaient-ils pas Romains et très impressionnables, ne volait-on pas à Lacédémone? ne trahissait-on pas à Carthage ? n'assassinait-on pas en tous ces heureux et divers pays ?

Évidemment la négative serait de mauvaise foi.

Or, lecteurs, faites-nous la grâce de suivre ce raisonnement subtile et tout civique : Rome, Carthage, Sparte, etc., étaient républiques, c'est-à-dire plus vertueuses que la vertu même; Cincinnatus, Magonet les décorés des Thermopiles sont là pour le prouver surabondamment.

Donc...

A cette écrasante logique, qu'opposerait-on, s'il vous plaît?

— En outre, Diderot, d'Alembert et même monsieur Paul de Kock l'on dit, sans parler de monsieur Cousin : Dieu, c'est la nature ; ce mot frise le sublime ; — d'où il suit que la nature est la vertu, sinon davantage.

Ceci posé, comme la nature est ivrogne, sensuelle, incline au pillage et au meurtre, il est évident que les suppôts des tyrans ont, durant quinze siècles passés, détourné le vrai sens de la langue à leur profit, baptisé vice ce qui est vertu, et qu'ils n'auraient pas eu vergogne de refuser le titre de vertueux à Robespierre, Carrier, ou à Marat lui-même !

Que l'Être suprême confonde la mé-

moire desdits perfides et ignorants suppôts !

Au moment où le carrosse de Lointier arriva en vue de la barrière, la fête atteignait son apogée. Tout le monde buvait, riait, chantait ou dansait.

— Voilà, se dit Eustache, qui mit sa tête poudrée à la portière pour contempler de plus près cette aimable gaîté ; — voilà un délicieux pays !

Un ouvrier l'aperçut, et interrompit le couplet que son larynx oxidé par l'eau-de-vie, était en train d'écorcher ; une grisette l'avisa et demeura la jambe en l'air au milieu d'un surprenant jeté-battu ; un garde-française le vit, et ferma le Piron dont il régalait la dame de ses pensées.

Puis l'ouvrier, la grisette et le garde-française montrèrent du doigt à leurs amis le carrosse armorié, le cocher en livrée et le chef poudré à blanc qui tranchait sur le fond obscur de l'intérieur.

Puis encore une immense et folle clameur s'éleva.

— Un aristocrate! cria-t-on.

Ce mot commençait à être fort à la mode.

On entoura la voiture.

Le cocher fut renversé de son siége, et toute cette magnifique jeunesse se prit à danser une ronde frénétique autour du carrosse arrêté.

Eustache trouva la réunion moins aimable.

— Mes braves gens, commença-t-il...

— Nous sommes des citoyens! interrompit un bel homme de garde française à qui la haute-paie du Palais-Royal donnait une juste idée de ses droits civiques.

— Nous sommes citoyennes! ajouta une ravissante mercière prise de vin.

— Et nous ne sommes pas de braves gens, conclut un ouvrier dont le poing calleux se posa sous le nez de Lointier.

Ce citoyen disait l'exacte vérité.

La ronde reprit en sens contraire, Eustache se cacha au fond de la voiture.

Il avait peur.

Lorsqu'on eut bien dansé, un étudiant, qui était du bois dont on fait les Romains, ouvrit cet avis remarquable :

— Le char splendide de cet aristo-

crate, déclama-t-il, est une sanglante injure à la misère, du peuple français. (Murmures approbateurs.) Au moment où nos mères, nos sœurs, nos épouses, nos amantes et nos petits frères manquent de pain pour soutenir leur intéressante existence, cet aristocrate, semblable à Sardanapale, se pavane dans son carrosse acheté avec les sueurs du peuple. (Trépignements des grisettes; bravos des gardes-françaises.) Assez long-temps citoyens, l'Être suprême a souffert un tel blasphême. Faisons justice. Je propose formellement de briser cette machine roulante.

Nous n'essaierons point de rendre l'effet produit par cette éloquente improvisation.

Un hurlement général accueillit la proposition de l'étudiant.

La portière fut ouverte. On jeta Lointier sur le pavé. Le malheureux voulut protester, mais un plongeon dans le ruisseau lui rendit le sentiment des convenances.

Il se tut.

Pendant cela, le carrosse de monsieur d'Arrhans était mis en pièces pour le salut de la patrie.

A voir cette ardeur que mettaient à la besogne ces vertueux citoyens et citoyennes, il n'était pas malaisé de reconnaître qu'il s'agissait d'une œuvre importante et méritoire.

Le génie de la liberté devait une récompense à cet utile labeur.

Lorsque la voiture tomba enfin, complètement désemparée, l'or, les billets, les diamants se répandirent sur le sol.

Les doigts intègres des jeunes citoyens éprouvèrent un frémissement joyeux.

Grâce à l'aide des citoyennes, ces richesses éparses n'encombrèrent pas longtemps la voie publique. Tout fut rerecueilli et empoché à la barbe d'Eustache.

Cela fait, on chanta faux un hymne grotesque et la fête reprit son cours.

Eustache eut la permission de se retirer les mains vides et d'emporter son habit de gentilhomme couvert de boue des pieds à la tête.

S'il se fut retourné, il eut pu voir, au

moment où il entrait à Paris, l'humble chaise de monsieur le marquis de La Veyre traverser sans encombre la terrible réunion.

Comme cette dernière voiture avait peu d'apparence, les jeunes citoyens n'eurent pas l'idée de la *niveler*.

On ne peut se dissimuler qu'Eustache avait encore du bonheur. Il pouvait lui arriver pis. Un an plus tard, il eût fait connaissance avec la lanterne.

Ici nous perdons de vue, pour quelque temps, Eustache Lointier. Nous n'avons aucune espèce de renseignement sur la vie qu'il mena pendant trois ans, mais il est probable qu'il fut l'un de ces ténébreux acteurs qui jouèrent les mystères de Paris de cette époque.

Il n'avait rien ; il était avide et entièrement dépourvu de *préjugés ;* il était par conséquent dans la position la plus favorable pour pratiquer les cinq ou six vertus républicaines que nous avons énumérées plus haut.

Ce que nous savons de la famille de La Veyre durant cette même période est bien peu de chose. Marthe fut présentée à la reine et vit les derniers jours de cette cour charmante, qu'entouraient alors les accusations les plus stupides que puisse inventer la trahison. Monsieur et madame de La Veyre, rapprochés par le malheur et une commune loyauté, unirent leurs dévoûments pour les mettre au pied du trône. — Les évènements

couraient. Le marquis n'y remplit qu'un rôle très secondaire.

Une circonstance que nous ne devons pas passer sous silence, c'est que monsieur de La Veyre, dès la fin de mil sept cent quatre-vingt-neuf, envoya des agents en Rouergue et réalisa ses terres. Le temps n'était point favorable à une vente de cette nature.

Les terres furent cédées à vil prix; mais comme leur valeur était immense, la somme réalisée fut encore une fortune. Monsieur de La Veyre la plaça à l'étranger.

Cependant, le comte d'Arrhans et son fils avaient rejoint l'émigration en Allemagne.

Arthur dut rabattre un peu de son im-

patience belliqueuse. La guerre ne vint pas tout de suite, et il fallut bien des crimes pour lasser la patriotique longanimité des princes.

Il y avait néanmoins déjà une organisation militaire, et Arthur put faire son éducation de soldat.

Vers la fin de mil sept cent quatre-vingt-onze, on vit arriver à Coblentz un homme dont l'énergique visage accusait une âme ardente et passionnée, soumise au frein d'une volonté de fer.

Cet homme venait vers les princes, frères du roi, chargé d'une mission des nobles de Bretagne.

Il avait nom Armand Tuffin, marquis de la Rouarie.

Les circonstances étaient bien diffi-

ciles, et si les princes hésitèrent d'abord à couvrir de leur haute sanction les projets de résistance bretonne, on ne peut point le leur imputer à faiblesse ou à faute. Néanmoins, les difficultés et les retards que monsieur de La Rouarie éprouva à Coblentz furent un mal et donnèrent à penser que les premiers intéressés n'étaient ni les plus ardents ni les plus résolus.

Ce fut, quant à La Rouarie lui-même, comme le premier anneau de cette chaîne de dégoûts que la mort seule devait rompre désormais.

Le cinq décembre mil sept cent quatre-vingt-onze, les irrésolutions prirent enfin un terme, et les princes revêtirent de leur signature le projet d'association bretonne, rédigé par La Rouarie.

Le soir de ce même jour, Arthur alla trouver son père.

— Monsieur, lui dit-il, nous sommes sortis de France peur servir le roi. Voici l'occasion qui se présente de le servir en France et plus activement, sinon mieux. J'aurais grand désir de suivre monsieur de La Rouarie, dont j'admire le beau caractère, et je vous demande, pour ce faire, votre consentement.

Le vieux comte prit la main de son fils.

— Ce m'est une grande douleur que de me séparer de vous, Arthur, dit-il d'une voix triste et résignée. — A mon âge... je pense que vous n'ignorez point que je vais maintenant sur ma soixante-sixième année... à mon âge, quand on

se sépare, c'est le plus souvent pour toujours.

— Ne parlez pas ainsi, mon père!

—Pourquoi non? avant notre mutuelle tendresse, Arthur, il y a le devoir, et je ne suis pas assez vieux encore pour avoir oublié que je suis gentilhomme. Partez, mon fils. Je crois comme vous que, dans la vaillante Batilgne, votre épée ne pourra rester longtemps oisive en son fourreau. Si mon bras valait encore quelque chose, je vous suivrais peut-être... mais il ne reste que le cœur!

Arthur tendit son front, le vieillard y mit un baiser.

— Vous êtes d'Arrhans, reprit-il; vous êtes le seul d'Arrhans; car mes blessures et la vieillesse pèsent sur moi un poids

trop lourd pour que je puisse le porter bien loin encore. Voici nos titres de noblesse, vous les garderez mieux que moi. Voici, dans le même portefeuille, ce que j'ai emporté de nos papiers de famille. Souvenez-vous de votre père, Arthur, et de votre nom. Vous êtes brave ; vous êtes fidèle ; soyez prudent..... Et que Dieu vous conduise !

Le vieux comte étendit ses mains tremblantes au-dessus de la tête de son fils et lui donna sa bénédiction.

Arthur, dans son premier mouvement de fougue, n'avait pas pressenti ce qu'aurait de navrant cette séparation.

Il avait à peine connu sa mère, et sa tendresse filiale s'était concentrée sur

son vieux père, si bon, si noble, si indulgent pour ses fautes de jeunesse !

Maintenant il était trop avancé pour reculer.

Il se jeta sur le sein du comte qui lui tendait les bras et s'élança ensuite au dehors, incapable de prolonger ces adieux qui lui brisaient le cœur.

Resté seul, le comte se mit à genoux et offrit à Dieu ce suprême sacrifice.

Arthur partit avec monsieur de La Rouarie. Ils n'avaient point de suite, et traversèrent la France sous un déguisement.

En passant à Paris, le jeune d'Arrhans aurait bien voulu voir, ne fût-ce qu'un instant, Marthe de La Veyre, à qui étaient toutes ses pensées, mais monsieur de La

Rouarie n'était pas homme à s'arrêter en chemin.

On changea de chevaux, et l'on reprit le galop sur la route de Bretagne.

Les pressentiments du vieux comte ne l'avaient point trompé.

Dès les premières opérations de l'armée de Condé, qui eurent lieu un an après le départ d'Arthur, une balle républicaine l'étendit, mourant, sur le champ de bataille. Il pria pour son fils et pour le roi avant de rendre son âme à Dieu.

Arthur se comporta vaillamment en Bretagne.

Lorsque la mort de La Rouarie mit un terme au soulèvement de cette province, Arthur passa en Vendée où s'organisait

une insurrection autre et bien autrement puissante.

Tant que dura la guerre, il fut l'un des plus intrépides soldats de cette armée catholique et royale où chaque soldat était un héros.

La lutte eut l'issue que chacun sait.

Les royalistes écrivirent là, comme en tant d'autres occasions, avec leur sang, une page glorieuse de notre histoire, et leur défaite valut mieux qu'un triomphe.

Un soir du mois d'octobre mil sept cent quatre-vingt-quatorze, Arthur, à peine remis d'une blessure qu'il avait reçue au combat du Mans, portant pour vêtement des débris de son costume d'officier supérieur de l'armée royale, exténué de fatigue et de faim, entrait

en la ville de Saint-Malo, où il venait chercher, sans beaucoup d'espoir de les trouver, les moyens de passer en Angleterre.

La nuit tombait lorsque le jeune d'Arrhans franchit le pont-levis de la porte Saint-Vincent.

Comme sa figure pâle se cachait sous un large chapeau, et que les gens de Saint-Malo, restés en dehors du mouvement insurrectionnel, ne connaissaient guère le costume vendéen, Arthur ne courait pas grand danger d'être immédiatement découvert,

Complètement étranger à la ville, il prit, au hasard, la première rue, cherchant une auberge de pauvre apparence où il pût payer son gîte et son souper,

sans trop entamer la petite somme qu'il destinait à son passage.

Tandis qu'il suivait ainsi la rue Saint-Vincent, il ne s'aperçut point qu'un individu d'assez belle mine, mais portant un costume presque aussi délabré que le sien, marchait sur ses talons et ne le quittait pas d'une semelle.

Arthur avisa en un sombre carrefour une hôtellerie plus que modeste et y entra.

L'homme qui le suivait depuis la porte Saint-Vincent remarqua bien la maison et redescendit la rue au pas de course.

— Bonne affaire ! grommelait-il tout en courant. On n'a pas été pour rien employé du citoyen Carrier, la gloire de Nantes ; on sait reconnaître l'uniforme

vendéen passé à l'état de haillons, bonne affaire !

Auprès de la porte Saint-Thomas, derrière les chancelantes masures qui prolongent la rue des Juifs, du côté des Petits-Murs, il y avait alors un cul-de-sac immonde, où s'assemblait pour boire ou faire pis la portion la plus souillée de la populace du port.

Le cabaret où se tenaient ces repoussantes orgies portait pour enseigne quelqu'une de ces monstrueuses maximes que l'auteur de la *Marseillaise* rassembla et rangea en couplets pour composer un hymne de sang,

Lorsque notre rôdeur arriva devant la porte, on entendait au-dedans de rauques clameurs et les éclats de voix avi-

nées. Il poussa du pied les planches vermoulues qui servaient de clôture et entra.

— Salut et fraternité, citoyen Lointier ! s'écria l'assemblée en chœur.

Eustache, c'était lui, réclama le silence d'un geste plein d'emphase.

— Citoyens, dit-il au lieu de répondre, un décret de la Convention, qui n'est point abrogé que je sache, promet cinquante livres à qui dénoncera un suspect, cinq cents livres à qui l'arrêtera, mille livres à qui se rendra maître d'un conspirateur ou d'un traître ayant porté les armes contre la République.

— En sait-il long, ce coquin d'Eustache ! gronda la sale cohue avec admiration.

— Pourquoi nous dis-tu ça? demanda un fraudeur sans ouvrage.

— As-tu un suspect sous ton paletot? ajouta un peltas * en demi-solde.

— Citoyens, reprit Eustache, j'ai mieux qu'un suspect, j'ai un conspirateur, un féroce brigand de la Vendée!

L'assemblée entière se leva comme un seul vaurien.

— Mille livres! murmura-t-on de toutes parts.

— En beaux écus... On ne paie pas en assignats des citoyens de notre importance.

— Où est-il? où est-il?

— Patience!... J'aurais pu aller tout

* Manœuvres qu'on embarque sur les navires de Terre-Neuve, pour trancher la morue.

seul le dénoncer au Directoire, mais fi donc! on ne m'aurait donné que cinquante livres, et vous m'en donnerez bien cinq cents pour ma part.

— La moitié pour toi seul!...

— C'est à prendre ou à laisser.

— Va pour la moitié!... Où est-il?

— Suivez-moi.

La tourbe déguenillée se précipita hors du cabaret et se prit à courir tumultueusement sur les pas de Lointier.

Celui-ci remonta la rue Saint-Vincent et s'arrêta devant la pauvre hôtellerie où il avait vu entrer le *brigand* vendéen.

— Un instant, dit Lointier à sa troupe, qui voulait faire irruption dans l'auberge; — il ne faut pas l'effaroucher. S'il y a du bruit, les citoyens gendarmes se

mêleront de l'affaire, et ce sera tout juste neuf cent cinquante livres perdues..... Laissez-moi mener cela tout seul...

La cohue se consulta.

Il courut à travers la fumée des pipes un lourd grognement de défiance.

— Citoyens! s'écria Lointier en mettant sa main sur son cœur, me croyez-vous capable de vous trahir?

Chacun des misérables, qui se groupaient autour d'Eustache, était parfaitment édifié sur sa moralité.

Mais les grands mots, à cette époque étrange, avaient sur tous un féerique pouvoir. La défiance se tut, et Eustache, gardant une pose triomphante, remercia

d'un geste et franchit le seuil de l'auberge.

Nos truands de mil sept cent quatre-vingt-quatorze restèrent dans la rue.

Eustache effraya le maître de l'auberge en prononçant les mots de conspirateur et de guillotine.

On lui indiqua la chambre du nouveau venu. Il y entra aussitôt, sans se donner la peine de frapper.

La chambre, complètement obscure, s'éclaira vaguement à la lueur d'une chandelle de suif que Lointier tenait à la main.

Arthur d'Arrhans était couché tout habillé sur son lit.

Il dormait.

Auprès de lui, sur une chaise boîteuse

qui faisait office de table de nuit, il avait un bougeoir éteint, des débris de pain, un morceau de fromage et une magnifique paire de pistolets, dont les crosses sculptées et garnies d'or contrastaient singulièrement avec tout le reste.

Lointier s'avança sur la pointe des pieds.

Le premier objet qui frappa ses yeux fut l'or des pistolets. Il les fit glisser dans sa poche avec beaucoup de satisfaction.

— Bonne affaire, répéta-t-il.

Il y avait cinq ans qu'Arthur était absent, et le temps avait changé chacun d'eux, mais n'avait que bien peu altéré leur extraordinaire ressemblance.

La misère et la débauche avaient produit sur Lointier le même effet que les

blessures et les fatigues de la guerre sur le jeune comte.

Au moment où Lointier levait sa lumière pour distinguer les traits de son prisonnier, Arthur, qui dormait de ce sommeil inquiet et agité propre aux gens dont la vie n'est qu'un long péril, se dressa tout-à-coup sur son séant.

Leurs yeux se rencontrèrent, ils se reconnurent tout de suite.

Lointier recula de plusieurs pas et devint pâle.

Arthur, qui se croyait le jouet d'un rêve, passa ses mains sur sa paupière appesantie et referma les yeux.

— Du diable, si je m'attendais à cette rencontre-là ! murmura Lointier en fronçant le sourcil. J'aurais mieux aimé

tout autre visage... mais, ma foi, la *République* avant tout.

Ce mot *république* était au moins aussi élastique et commode que celui de *vertu*, dont nous avons énuméré les acceptions diverses au commencement de ce chapitre.

Lointier secoua le bras d'Arthur.

— Mon jeune patron, dit-il avec une damnable ironie, je n'espérais pas avoir cette nuit le plaisir de vous revoir...

Arthur, que le sommeil avait repris, s'éveilla une seconde fois.

— C'est donc bien toi, Eustache, dit-il. Dieu soit loué !... C'est lui qui t'envoie sur mon chemin !

— Je ne sais trop, citoyen, je ne sais

trop, balbutia Eustache en rougissant... Dieu et moi nous ne nous mêlons guère l'un de l'autre, d'habitude...

— Il faut que tu me sauves, Eustache !

— Si j'avais su que c'était vous..... commença celui-ci, qui perdait contenance.

— Qu'importe, interrompit Arthur.

Avant qu'Eustache pût répondre, des cris et des trépignements d'impatience se firent entendre sous la fenêtre qui donnait sur la rue.

Eustache tressaillit et haussa les épaules.

— Je ne suis pas le maître, grommela-t-il.

Puis il ajouta tout haut et d'un brusque commandement :

— Levez-vous, citoyen, nous ne sommes pas ici pour causer de fadaises. On nous attend en bas.

DOUBLE TRAVERSÉE.

VI

Arthur regarda Lointier avec étonnement.

— Je ne vous comprends pas, dit-il. On nous attend !... Qui peut nous attendre ?... Serais-je trahi ?

— Quelque chose comme cela, citoyen, répondit Eustache, qui faisait effort pour payer d'effronterie.

Arthur porta la main où il avait déposé ses pistolets.

— Ne vous donnez pas la peine, reprit Eustache ; je les ai mis en lieu sûr. Allons ! dépêchez, encore une fois. On nous attend.

— Lointier ! que fais-tu là-haut ? criait la tourbe au dehors.

Arthur jeta son regard autour de soi, et ne vit rien dont il put se faire une arme.

Il comprenait maintenant tout ce que sa situation avait de désespéré ; aussi son front devint-il serein et son regard calme.

Tant que la résistance est possible, l'homme vaillant tâche et fait effort ; quand la mort se montre inévitable, il

l'attend de pied ferme et dédaigne d'inutiles débats.

Arthur sauta hors du lit, rajusta sa toilette délabrée, et se posa devant Lointier.

— Je suis prêt, dit-il.

— Foi d'homme libre, murmura Eustache d'un air chagrin, je ne me croyais pas si sot que cela, et sans les autres...

Arthur ne l'entendait pas.

— Je suis prêt! répéta-t-il.

— Vous êtes prêt! vous êtes prêt!... vous en parlez à votre aise, vous... mais moi... Savez-vous que vous êtes un brave cœur, Arthur!... Et, après tout, j'ai mangé longtemps le pain de votre père... comment se porte-t-il?

Mon père est mort.

— Et vous êtes le dernier d'Arrhans, Arthur !... Je donnerais cent livres... en assignats... pour ne vous avoir point rencontré ce soir... Aussi pourquoi garder cet uniforme ?

— Trève ! interrompit le comte. L'incertitude me fatigue. Retirez-vous ou partons... Mais, j'y pense ; c'est de l'argent qu'il vous faut sans doute... Combien comptez-vous me vendre ?

— Mille livres.

— Je ne pourrais vous en donner la moitié... partons.

— Scélérat de Lointier ! criait la foule impatientée. Il s'entend avec le ci-devant !

— Partons ! répéta Eustache en soupirant. Il n'y a pas moyen d'en sortir !

Ils firent tous deux quelques pas vers la porte.

Le jeune comte ne daignait même pas descendre aux reproches, ni rappeler à l'homme qui se faisait son Judas, les bienfaits de son père ou les joies communes de leur enfance.

Avant de passer le seuil, Lointier poussa un second et plus fort soupir.

— Je le volerais sans scrupule, se disait-il, mais le tuer!... Je me croyais plus fort que cela!... Monsieur Arthur, ne puis-je au moins vous rendre quelqu'un de ces bons offices que les mourants demandent... N'avez-vous personne à qui vous vouliez faire parvenir un dernier adieu? Mademoiselle Marthe?

— Tais-toi! interrompit Arthur d'une

voix étouffée ; ne peux-tu te contenter de me tuer?

Le chœur des sacripans cria sous la fenêtre :

— Allons, Eustache ! allons, vil suppôt des ennemis de la patrie ! Descends, ou c'est toi que nous conduirons au district !

— C'est une idée, cela ! dit vivement Lointier, Arthur, voulez-vous vous sauver ?

Le jeune comte ne répondit que par un regard de défiance.

— Ne me regarde pas comme cela, citoyen, reprit Eustache ; du moment que je ne suis plus ton assassin, je te vaux... Que diable ! tu vas devenir mon obligé... Écoute : c'est une sottise que je fais là,

mais le vieux comte m'aimait, et j'aurais vraiment de la répugnance à te conduire sur le chemin de la lanterne. — Prends mon bonnet... Bien!... Prends ma carmagnole... Très bien! Tu as presque l'air maintenant d'un honnête républicain... Jette ta défroque sous le lit!

Arthur avait obéi jusque-là ponctuellement, mais, au lieu de jeter son frac d'officier vendéen sous le lit, il déchira vivement la doublure et prit, entre la ouate et le drap, un portefeuille de marocain aux armes d'Arrhans.

— Qu'est cela? demanda Eustache.

Arthur ouvrit le portefeuille.

— Il n'y a rien qu'on puisse échanger contre de l'or, répondit-il. Vous n'en pourriez tirer aucun profit par le temps

où nous vivons : ce sont mes papiers de famille.

Eustache et lui se trouvaient en ce moment au centre de la chambre et vis-à-vis d'un tronçon de miroir qui, par luxe inouï, était posé au-dessus de la cheminée.

Les traits de Lointier prirent tout-à-coup une expression étrange. Il s'approcha d'Arthur, colla son épaule contre la sienne, éleva la lumière et regarda la glace.

Il vit deux beaux visages de jeunes gens, également réguliers et nobles, quoique l'un fut celui d'un vil coquin.

— Nous nous ressemblons comme autrefois, murmura-t-il, — plus qu'autrefois... Ma vie actuelle ne me plaît pas

extraordinairement... Arthur, ajouta-t-il tout haut, ce portefeuille, c'est la mort, Vous ne l'emporterez pas.

Les cris du dehors devenaient de plus en plus furieux et menaçants.

— Fou que vous êtes ! reprit Lointier en frappant du pied, pensez-vous donc qu'il soit temps de discuter?... Je m'expose pour vous; c'est bien le moins que je ne m'expose pas en pure perte... Laissez-moi ces paperasses, je vous les rendrai : qu'en pourrais-je faire?

— Vous me les rendrez? répéta le comte en hésitant.

— Sur le salut de la république, je le jure !

Arthur lui tendit le portefeuille que

Lointier fit aussitôt disparaître sous sa chemise.

— Maintenant, dit-il, écoutez-moi bien. Je connais cette auberge comme son propriétaire. Cette porte qui est au pied de votre lit, s'ouvre sur un corridor dont les fenêtres donnent, presque de plain-pied, sur le remblai des Petits-Murs. Sautez sans crainte, et prenez ensuite vos jambes à votre cou.

Arthur fit mine de s'éloigner.

— Attendez donc! une fois dehors, vous irez, toujours courant, jusqu'à la ruelle des Grands-Degrés; là, vous trouverez un cabaret plus laid que la cantine de l'enfer, — s'il y a un enfer, — vous demanderez le citoyen Bonnost... c'est un vieux douanier qui s'est fait fraudeur...

vous lui direz mon nom ; vous lui donnerez votre argent, et bon voyage ! Il n'y a pas loin d'ici Southampton.

— Merci, dit Arthur, qui voulut s'élancer vers la porte du corridor.

— Attendez donc un instant, que diable ! Est-ce que vous ne les entendez pas hurler en bas ?

Les citoyens truands, à bout de patience, faisaient en effet un vacarme effroyable dans la rue, en vociférant des menaces de mort contre Lointier.

Des coups violents étaient en même temps frappés contre la porte extérieure, et tout annonçait que la foule allait se ruer dans l'hôtellerie.

— Croyez-vous donc que c'est pour

rien qu'ils menacent de m'écorcher vif? demanda Eustache; — parole d'honneur, monsieur le comte, vous auriez tort. Ils le feraient comme ils le disent, et j'en serais sensiblement mortifié.... Avant de partir, veuillez me rendre un petit service... Liez-moi solidement au pied du lit, et prêtez-moi vite votre mouchoir pour que je me bâillonne... Ah! plus vite que cela, citoyen, ou ils vont nous surprendre?

Arthur obéit sans comprendre.

On entendait déjà des cris et des pas tumultueux dans l'escalier,

— Maintenant, détalez! lui dit Lointier, et n'oubliez pas le vieux Bounost!

Arthur sortit.

Comme il refermait la porte du corridor, celle de l'escalier tomba, jetée en dedans par de vigoureux coups de pied.

Les truands maloins se précipitèrent dans la chambre.

Ils trouvèrent le malheureux Lointier en chemise, renversé sur le sol, les bras garrottés et la bouche bâillonnée à l'aide d'un mouchoir brodé aux armes d'Arthur, ce qui prouvait jusqu'à l'évidence que le brigand vendéen se voyant le plus fort, avait pris la clé des champs.

— Et pourquoi ne nous appelais-tu pas ? demanda le fraudeur inoccupé.

Eustache montra piteusement le mouchoir brodé.

— C'est juste ! dit le fraudeur, qui mit le mouchoir dans sa poche.

— C'était pourtant une bonne affaire ! reprit Eustache, quand on eut coupé ses liens. — Une autre fois, citoyen, nous monterons tous ensemble.... Fâché de vous avoir dérangés !

Les truands retournèrent boire en leur bouge.

Eustache, lui, prit tout pensif le chemin de son gîte.

— Je lui ressemble, se disait-il en longeant les étroites et sombres rues du centre de la ville ; — j'ai ses papiers, et je m'ennuie ici... C'est dégradant, mais c'est comme cela : la république n'est

pas mon fait; je suis né pour être grand seigneur.

A peine entré dans le grenier qui lui servait de gîte, il alluma une lampe et visita le portefeuille. Les papiers étaient en règle; il n'y manquait rien. Avec cela, on était sûr de se faire guillotiner en France et respecter à l'étranger.

Lointier resta longtemps plongé dans une profonde rêverie.

Quand il s'endormit, ce fut pour songer qu'il se promenait bras dessus, bras dessous dans Regent's-Park, avec un pair d'Angleterre, qu'il faisait sauter la banque à Bath, et que ses coureurs gagnaient le prix du roi à New-Market.

En s'éveillant, le lendemain matin, il demeura douloureusement surpris à la vue des quatre murs de son grenier. Son rêve avait achevé de le dégoûter de la réalité.

— Au diable la république ! s'écria-t-il. J'ai servi le citoyen Carrier à Nantes, le citoyen Carpentier à Saint-Malo, — deux vertueux représentants s'il en fût, — et je n'en suis pas plus riche..... La guillotine est un mensonge ; la lanterne une naïveté : j'y renonce... Palsambleu ? je veux de la poudre, une petite rapière à garde de nacre, un catogan et un jabot de malines... Et vive le roi... !

Il remit le portefeuille sous sa chemise et le caressa en riant.

— Il est évident que j'ai sauvé la vie à ce pauvre garçon d'Arthur, reprit-il; toute peine mérite salaire : voici le mien... Encore lui ai-je donné mon bonnet et ma carmagnole par-dessus le marché...

— Il descendit les quatre étages de son grenier et prit le chemin de la rue des Grands-Degrés.

Le cabaret du citoyen Bounost n'était pas encore ouvert, mais il n'y a point de porte close pour un ami.

Eustache entra.

Le citoyen Bounost était un petit homme de cinquante-cinq à soixante ans, portant sur un torse étique une figure maigre et ridée comme une pomme de

reinette au printemps. Ses petits yeux clignaient sans cesse et sa bouche souriante possédait une remarquable expression de bonhomie. Il avait, dans toute sa rigueur, le costume républicain, à la mode un an auparavant à Paris : culotte sans attaches, bas roulés, carmagnole jaune et bonnet rouge.

Comme l'avait dit Eustache, il avait quitté l'uniforme vert des douanes pour exercer la coupable industrie que les douanes sont chargées de réprimer. Mais il n'avait pas que cette seule corde à son arc. Saint-Malo, point extrême et voisin de Jersey, attirait tout naturellement un grand nombre de nobles, prêtres et autres émigrants.

Le citoyen Bounost *faisait le passage* en Angleterre. Son cabaret, comme on voit, n'était qu'un prétexte, un maintien dont il couvrait sa secrète besogne.

Il y a des gens à Saint-Malo qui prétendent que ce métier de transitaire, appliqué aux émigrants, est la source de plusieurs grandes fortunes commerciales de la côte.

Certes, le commerce est une fort belle chose, mais ne semblerait-il pas qu'à l'exemple de certains végétaux, l'opulence mercantile croisse d'autant mieux et plus vite qu'il y a plus de fumier à sa base? Se représente-t-on une industrie plus abjecte, plus haïssable, plus maudite, que celle qui vole au proscrit sa su-

prême ressource, et ne lui rend la vie que pour le jeter, nu, affamé, mendiant, sur la terre étrangère.

Quelques-uns répondront que mieux vaut encore vider les poches d'un homme que de le laisser périr. Ceci, à tout prendre, n'est point contestable, et il en faut conclure que les *passeurs* d'émigrés tenaient dans l'échelle descendante de la honte une place voisine et immédiatement supérieure à celle des assassins.

Il est bien entendu que nous parlons des *industriels*, et non point de ces braves marins ou pêcheurs, qui bravèrent souvent l'atroce sanction de la loi conventionnelle pour arracher un malheureux à la mort. L'or qu'on donnait à ceux-là

n'était qu'un faible prix de leur généreuse assistance. — A chacun le sien.

— Eh bien ! vieux phoque, dit Eustache en entrant, as-tu vu mon homme ?

— Ce doit être quelque chose comme ton frère, répondit le citoyen Bounost. Vous vous ressemblez comme deux gouttes d'eau-de-vie.

— Oui... oui... c'est... Qu'en as-tu fait ?

— A l'heure qu'il est, mon fils, il doit ranger Chaussey... Le vent est bon, un peu fort ! Si la barque, qui est vieille comme ma femme, ne s'avise pas de couler bas en chemin, ton homme touchera ce soir à Jersey.

— A merveille !... Ah ! çà, combien lui as-tu pris ?

— Le taux ordinaire.

— Quel est ce taux ?

— Mon fils, répondit le cabaretier-fraudeur, notre métier est dangereux et ne rapporte pas tout ce qu'on pourrait désirer. Le taux est variable. Quand il s'agit de faire entrer ou sortir un colis prohibé, le prix est fait; cela coûte tant : c'est un tarif, comme nous disions au bureau, du temps que je ne rougissais pas d'être douanier. Mais un ci-devant, c'est bien différent, on perd sur l'un, on gagne sur l'autre... Il faut avoir de l'humanité... On ne peut prendre vingt-cinq louis à un homme qui n'en a que dix.

— C'est clair, mais...

— Il n'y a pas de mais, mon fils, c'est

impossible. Aussi, règle générale, quand un ci-devant, conspirateur ou brigand, se présente, je retourne ses poches, je prends ce qu'il a... et je ne réclame pas un décime de plus.

Eustache éclata de rire.

—Bravo ! citoyen Bounost ! s'écria-t-il; alors nous n'aurons point de difficulté pour le paiement, tous les deux.

— Quel paiement, mon fils? demanda l'ancien douanier.

— Pour le prix de mon passage... Je n'ai rien : donc vous me passerez gratis.

Le vieux Bounost haussa les épaules.

— Tu plaisantes, dit-il; pourquoi quitterais-tu le territoire de la république ?

— C'est mon idée, citoyen.

— Et tu crois que je mettrai une barque à l'eau pour tes beaux yeux ?

— Je le crois, citoyen, et cela tout de suite.

— Que je sois guillotiné !... commença Bounost.

— Cela pourra venir, interrompit Eustache, en quittant subitement le ton de la plaisanterie, surtout si tu continues à faire la mauvaise tête... Les décrets de la Convention punissent de mort le métier que tu fais, et le citoyen directeur demeure à deux pas d'ici.

— Me dénoncerais-tu? balbutia Bounost d'une voix altérée.

— Je te dénoncerais répondit fermement Lointier.

Il faut croire que l'argument était sans réplique, car la discussion fut close.

Quand vint le soir, une grande barque non pontée traversa la rade et vint prendre le vent sous le rocher de Césambre.

Cette barque portait Lointier et sa fortune.

Aucune tempête ne le mit à même de haranguer ses matelots comme Pierre-le-Grand et César ont coutume de le faire sur les devants de cheminée. Il toucha Jersey sans encombre et gagna tout de suite Saint-Hélier où résidaient les notabilités de la noblesse exilée.

Il vit monsieur le vicomte de Botherel, qui avait été longtemps agent des princes, et la plupart des gentilshommes que

le peu de succès de la première insurrection bretonne avait contraints à s'expatrier.

A tous il se présenta sous le nom d'Arthur, comte d'Arrhans.

On l'entoura, on le questionna; ce fut auprès de sa personne un empressement général.

Quelques-uns se souvenaient de l'avoir vu à Rennes et à Saint-Malo, près de la Rouarie.

Ceux-là lui serrèrent la main avec effusion et regrettèrent avec lui la mort prématurée de leur intrépide chef. Tous voulaient avoir des nouvelles de France : la Vendée avait-elle définitivement rendu le dernier soupir? Serait-il bientôt temps

de repasser la mer et de tenter une descente sur les côtes de Bretagne ?

Lointier dut faire appel à toute sa présence d'esprit pour soutenir passablement son rôle dès cette première représentation.

Lui qui venait de remplir les plus intimes dans cette organisation républicaine où les chefs eux-mêmes gardaient à leurs mains calleuses et davantage en leur esprit grossier, les traces non équivoques de leur origine, il était obligé de passer tout-à-coup et sans transition, dans une sphère d'urbanité choisie et de grandeur native.

Il lui fallait entrer brusquement en d'autres mœurs, connues autrefois, mais

oubliées pendant cinq ans de traverses, de misères et d'ignobles labeurs.

Heureusement il était admirablement doué de toutes ces qualités extérieures, et, pour ainsi dire, de surface, qui font les comédiens méritants. Il se souvint vite et complètement des vieilles habitudes prises au château d'Arrhans; il recouvra sa fière mine des bons jours où, s'essayant innocemment à l'usurpation sérieuse qu'il tentait aujourd'hui, il se faisait passer pour Arthur auprès des jeunes villageoises qu'il éblouissait de son luxe d'emprunt et du faux brillant de sa prétendue noblesse.

Il avait d'ailleurs exhibé ses titres en arrivant à monsieur de Botherel et nul ne

songeait à lui contester son identité.

Six mois plus tard, il eût rencontré à Jersey bien des compagnons d'armes du comte et son rôle se fût hérissé de difficultés inattendues, que sa ressemblance avec Arthur n'eût point pu vraisemblablement surmonter. Mais alors on se battait encore en Vendée et les châteaux de Bretagne cachaient nombre de fugitifs qui n'avaient pu passer la mer.

Il n'y avait point à Jersey de soldats de l'armée royale.

Lointier ne manqua pas de parler de son noble parent, monsieur le marquis de La Veyre et de sa charmante cousine Marthe.

Il apprit que le marquis, plus heureux

que la plupart de ses pairs, avait réalisé la meilleure partie de sa fortune, qui était maintenant en sûreté à l'étranger. Le marquis lui-même avait quitté la France, après la mort du roi, avec sa femme et sa fille, mais on ne savait quelle contrée il avait choisi pour sa résidence.

Eustache resta trois jours à Jersey.

Il lui fallut ce temps pour se remettre des cruelles fatigues qu'il avait éprouvées dans sa fuite.

Lorsqu'il parla de se rendre à Londres, chacun mit aussitôt sa bourse à la disposition de ce cher comte, qui avait si vaillamment soutenu son nom en Bretagne et en Vendée.

Les bourses étaient légères, mais il y

en avait beaucoup, et Lointier ne se fit scrupule de puiser successivement dans presque toutes.

De sorte que, lorsqu'il prit congé de ses nouveaux amis, il était fort convenablement équipé, etportait en son gousset de quoi faire figure durant les premières semaines de son séjour en Angleterre. Il portait en outre, des lettres pour les principales têtes de l'émigration.

C'est tout ce qu'il lui fallait.

Il prit terre à Plymouth, et monta snr-le-champ en chaise pour gagner Londres.

L'avenir était désormais pour lui couleur de rose, et il bâtissait de bien charmants châteaux en Espagne.

A force de bâtir, il se fatigua et s'endormit.

Au moment où il commençait un fort joli rêve, un homme, exténué de fatigue et de besoin, s'arrêtait à la porte d'une ferme, sur la route de Southampton à Londres, entre Reading et Windsor.

Cet homme ne demanda point l'aumône; mais il était Français, et le malheur des temps avait appris aux campagnards d'Angleterre, dont les maisons se trouvaient sur la route de France, quel absolu dénûment cachait souvent le fier silence de ces pâles voyageurs qu'on voyait passer à pied, venant de la mer et allant à Londres.

La fermière offrit au Français du pain

et de l'ale. Il mangea et but avidement ; puis il rendit grâces avec dignité, et reprit sa route.

Ce voyageur était le comte Arthur d'Arrhans.

LORD DOGG.

V

Lord Templemore Dogg était, en ce temps-là, un des excentric-men les plus distingués du Strand. Il pratiquait le sport avec infiniment de supériorité, bien qu'il pesât, de compte fait, cent soixante-dix kilogrammes, faisait des paris prodigieux, et patronait une société de tempé-

rance qu'il allait présider après boire.

Lady Ophelia Dogg était une impressionnable et ultra-poétique créature qui, au temps de sa jeunesse, n'avait point dû être jolie.

Elle pouvait avoir, au moment où notre histoire la rencontre sur son chemin, de quarante à quarante-cinq printemps.

Lord Dogg boxait comme un Hercule ; lady Dogg dansait moins bien, mais autant que Vestris. L'époux avait des façons tout originales d'envelopper son gros corps dans ces étoffes moëlleuses, confortables, mais horribles que les Anglais sont en possession d'inventer depuis cinquante ans ; l'épouse portait d'incommensurables chapeaux, illustrés de

panaches, et un petit chien sous le bras.

Celui-ci affectionnait le sherry beaucoup, le madère énormément, le bordeaux outre mesure; celle-là chérissait la rêverie, adorait les romans vaporeux, idolâtrait la poésie clair de lune.

C'était un couple particulièrement estimable, comme on n'en trouvait pas un seul à Paris; — à moins qu'il ne vînt de Londres.

Lord Dogg aimait sa femme; lady Dogg aimait le bal, son chien, la musique et plusieurs perroquets.

Elle ne manquait pas une seule soirée d'Almack, et chantait des romances françaises avec une expression surprenante.

Milord et milady, du reste, étaient

gens d'excellente compagnie, et parlaient supérieurement le français, comme il convient à des Anglais bien élevés. Ils ne se servaient de l'idiôme saxon que pour parler à leurs bêtes.

— Milord, dit un jour milady, en savourant les dernières gorgées de la septième tasse de souchong, — âvé-vos rémâqué cette young gentleman qui dansé si rémâquabelment le waltzing?

— Jé âvé rémâqué, milady... Cette gentleman âvé gagné moâ deux cents livres hier au club. C'était une galant personnèdge!

— Oh! milord... oune très galante, voyé-vos! une rémâquabelment châ-

ment... Je volé, if you please, one auter tasse de thé.

Milord tourna le robinet de la théière, et jeta un regard de soupçon sur milady.

Celle-ci avait laissé descendre sur son maigre visage une ravissante expression de poétique rêverie. Ses yeux étaient au plafond, et ses doigts osseux caressaient avec distraction le soyeux pélage de Love.

C'était le nom du petit chien.

— Oh! yes! répéta-t-elle d'une voix murmurante. — C'était une délicieuse... rémâquabelment!

— Je croyé que vos aimé cette gentleman, milady! gronda tout-à-coup lord Dogg, qui prit l'attitude d'un boxeur, et

dont le rouge visage passa du pourpre au violet.

Ophelia tressaillit et versa aussitôt d'abondantes larmes dans un mouchoir de batiste.

— C'était une abominèble tortioure, murmura-t-elle, que de viver avec un mari jalu !

Lord Dogg arpentait la chambre à grands pas.

Quand il fut fatigué de cet exercice, il vint se planter juste en face de sa compagne.

— Je défendé à vos, dit-il avec le hoquet britannique ; — je défendé à vos, voye-vos, absolioumente dé régâdé cette young gentleman... Si vos le régâdé,

voye-vos, je ménacé vos de vender, vos, une shilling dans Smith-Fields... Oh! yes.

— Oh! milord, sanglota Ophelia, je suis pioure, voye-vos, pioure et sans tètche...

Lord Dogg, loin de se laisser fléchir par cette éloquente protestation, grommela un de ces jurons d'outre-Manche, capables d'attirer la foudre sur les Trois-Royaumes; puis, prenant la pose de Kean dans Othello, il répéta d'un beau ton tragique :

— Je défendé dé régardé, voye-vos !

Lady Ophelia baissa la tête.

Milord sortit.

Quand milady fut seule, elle se re-

dressa tout-à-coup, frappa du pied, et lança Love au milieu de la chambre.

— Oh ! le détestèble ! cria-t-elle.

Je croyé qu'il ne pové pas se trôver sur tute le siouperfaïce de London un mari abominèble davantèdge !... Me défender, voye-vos, de régâder !...

Milady but une huitième tasse de thé.

Le *galante personnèdge* qui avait gagné deux cents livres sterling à milord et produit une douce impression sur l'âme rêveuse de milady était un jeune Français émigré qui avait passé la Manche depuis peu et s'était produit avec éclat dans la haute société de Londres.

Il se nommait Arthur d'Arrhans, portait comme il faut son titre de comte, et

allait de pair avec les membres les plus distingués de l'émigration.

On parlait avec beaucoup d'éloges de ses récentes prouesses dans les guerres de la Vendée.

Le pauvre jeune homme avait eu grand' peine à tromper la surveillance des autorités révolutionnaires, et il lui avait fallu des prodiges de patience, des miracles d'adresse et d'audace pour parvenir jusqu'à la mer.

Aussi excitait-il parmi les *lionnes* (le mot est devenu de bien mauvais goût, mais nous sommes à Londres, où le mauvais goût a droit de bourgeoisie) un intérêt général.

Il était de tous les raouts ; on se le disputait, on se l'arrachait.

Il demeurait dans Picadilly. Son appartement, sans être somptueux, convenait à la position fashionable qu'il s'était faite dès son arrivée en Angleterre.

Au moment où lord et lady Dogg avaient ensemble la discussion caractéristique que nous avons cru devoir mettre sous les yeux du lecteur, Monsieur le comte Arthur d'Arrhans était entre les mains de son valet de chambre, qui procédait à sa toilette.

— Ah ! çà, Lointier, mon ami, disait ce dernier en passant le fer dans les cheveux de son maître, ce rôle subalterne commence à me fatiguer considérablement.

— Patience ! patience !

— Eh ! patience ! voilà deux mois que tu me chantes le même couplet. Te voilà comte, toi ; c'est très bien, mais moi...

— N'as-tu pas monté en grade ? interrompit Eustache. A Nantes, où j'ai eu le plaisir de faire ta connaissance, tu ne servais que la république. Maintenant, te voilà valet de bonne maison... Allons, allons, ami Brunet, pas d'enfantillage !

— Je ne plaisante pas, dit Brunet d'un ton chagrin. A Nantes, puisque tu parles de Nantes, j'étais ton supérieur...

— Je m'en souviens... Tu étais entrepreneur d'enthousiasme public. Grâce à toi, une centaine de claqueurs criaient : « Vive la Convention ! » Quand le besoin

s'en faisait sentir... tu étais aussi fabricant de rage populaire. Voulait-on assassiner une honnête douairière, un prêtre, un marquis de cent ans? tes hommes vociféraient : A l'eau! à la lanterne! Le soir, tu prenais place sous le lustre, au théâtre, tu étais à la fois claqueur politique et littéraire... Tu jetais bas de nobles têtes et tu empêchais d'ignobles pièces de faire la culbute... Est-ce bien cela?

— Précisément, répondit Brunet avec froideur. — Ah! j'étais un misérable. Il ne pouvait rien exister au monde de plus abject que moi..... c'est vrai!... excepté mes valets, pourtant. — Et tu étais l'un de mes valets, Eustache.

Celui-ci se mordit la lèvre.

— Tu es touché, reprit Brunet. Ne parlons plus de cela... Quand me donneras-tu ce que tu m'as promis?

— Quand je pourrai.

— C'est vague. Je n'aime pas le vague. Fais-moi le plaisir de répondre autrement... Tu sais bien que d'un mot je puis te faire pendre.

— Je sais que tu pourrais l'essayer, répliqua Eustache, d'un ton de bravade mal assurée.

— L'essayer! s'écria Brunet en riant; hé! monsieur le comte, vous avez oublié, je pense, à quel excès se porta jadis votre zèle républicain... J'ai bon souvenir, moi.. Je sais que votre bras gauche garde les

traces indélébiles d'une plaisanterie civique que n'eût point soufferte le vrai d'Arrhans avant d'avoir perdu la dernière goutte du sang de ses veines... Je sais que vous portez sur vous la preuve de votre honte passée... Une preuve indestructible, entendez-vous, une preuve que les vers seuls effaceront lorsqu'ils rongeront votre chair au fond d'un cercueil !

— Peste ! dit Eustache, qui s'efforça de ricaner, tu fais de la tragédie maintenant.

Brunet frappa du pied avec impatience.

— Ecoute, Lointier, reprit-il, tu veux

me tromper, gagner du temps, — me perdre, peut-être...

— Quelle idée!

— Tu es capable de tout... mais prends garde. S'il y a guerre entre nous, ta noblesse y passera, et sous tes oripeaux déchirés, il ne restera plus que la peau d'un vil coquin... Monsieur le comte, vous êtes coiffé.

Brunet, tout en parlant, avait en effet continué de manier son fer à papillottes, et la chevelure de Lointier avait pris sous sa main exercée un pli irréprochable.

Eustache donna un coup d'œil à la glace et se leva.

— Ma veste! dit-il.

Brunet lui présenta une riche veste de velours brodé d'or.

— Mon habit ! reprit Eustache.

Brunet l'aida à passer le plus coquet habit à la française qu'eussent vu jamais les rives de la Tamise.

— Mon épée, mes gants, mon chapeau ! dit encore Lointier.

Brunet apporta le tout.

— Où va monsieur le comte ? demant-il.

— Au club... Je dois une revanche à lord Templemore Dogg... Quant à ce qui regarde notre querelle, je te sais un excellent garçon, Brunet, et ne veux point te garder rancune...

— Monsieur le comte est bien bon...

— Je t'ai promis partage égal, tu l'auras... mais, patience, que diable ! laisse-moi faire un peu récolte de ces épais cokneys de Londres... J'augmente ta part en agissant ainsi, mon garçon.

— Combien avez-vous en caisse ?

— Une bagatelle !... Je n'oserais vraiment t'en offrir la moitié... J'y pense. Je vais ce soir au raout de lady Moore Mac-Ren. Que ma toilette soit prête !

— Elle le sera, monsieur le comte.

Eustache se dirigea vers la porte, Brunet l'arrêta sans façon par l'épaule et lui mit le poing sous la gorge.

— Je te donne quinze jours, dit-il. Dans quinze jours, je veux être comte, moi aussi, ou marquis, ou... n'importe !

Si, à cette époque, il n'y a pas encore assez d'argent pour deux, eh bien! tu seras valet à ton tour et moi maître... à moins que tu ne préfères...

Brunet n'acheva pas, mais sa main glissa rapidement de l'épaule d'Eustache à son avant-bras, et appuya fortement sur la partie charnue qui est au-dessous de l'articulation.

Eustache pâlit.

— Il paraît que c'est sensible encore, dit Brunet. Je te tiens par là, mons Eustache... J'ai fini, monsieur le comte. Rien ne vous empêche plus d'aller faire la partie de lord Templemore Dogg.

En même temps, il lâcha le bras d'Eustache qui partit aussitôt.

Comme le lecteur a pu le pressentir, tout n'avait pas été rose dans l'existence républicaine d'Eustache.

Forcé de quitter Paris quelques dix-huit mois après son arrivée, parce qu'il n'avait pas la voix assez forte pour prêcher au Palais-Royal ou hurler sous les fenêtres du château, deux métiers qui rapportaient alors de quoi vivre, il voulut retourner au pays.

Mais, au pays, les choses avaient bien changé. La révolution sévissait maintenant à Millau comme à Paris, et, comme Messieurs d'Arrhans et de La Veyre, principaux seigneurs des environs, avaient quitté la contrée, la rage populaire s'était rejetée sur leurs amis et créatures. — Le

père d'Eustache, emprisonné, abreuvé d'outrages et de dégoûts, était mort de chagrin.

S'il eût pris la peine d'attendre, on l'aurait guillotiné.

Eustache revint à Paris, où il mena une de ces existences ténébreuses et souillées que protégeait le désordre, que nourrissait l'anarchie. Il partit pour Nantes, sans autre but que de tenter la fortune, car il avait beau mal faire, la fortune l'oubliait.

Ses camarades, plus hardis ou plus heureux, montaient parfois tout-à-coup au pinacle, et, couverts encore de la fange où ils croupissaient la veille, s'as-

seyaient sur les bancs d'une assemblée souveraine.

Eustache, lui, restait dans sa misère.

Ses qualités étaient des défauts à cette époque honteuse et brutale ; ses vices mêmes se trouvaient démodés. Chevalier d'industrie, il n'était point à sa place parmi ces squallides brigands pour qui eût été trop luxueuse la litière des étables d'Augias. Il tâchait de son mieux à mettre bas les élégantes façons que son éducation parasite lui avait données ; il sentait que c'était là sa ruine, mais, en définitive, on naît septembriseur, et l'escroc qui met la main dans votre poche n'est pas à la hauteur de l'humanitaire vertueux et bavard qui mettrait au besoin

son bras jusqu'au coude dans votre sang.

Or, les humanitaires d'alors jetaient à coup de couteau les fondements du glorieux édifice au sommet duquel nos socialistes déploient la *synthèse*, comme une toiture baroque et convenable.

En mil sept cent quatre-vingt-douze, ils avaient les mains noires ; depuis mil huit cent trente, leurs mains sont gantées : peut-être même sont-elles propres.

Autrefois, ils s'armaient de tranchelards ; aujourd'hui, ce sont des plumes qu'ils portent. Leurs haillons se sont faits habits noirs, avec lesquels on peut décemment occuper une chaire universitaire. Du reste, ils sont comme jadis, méchants, envieux, fous, impuissants,

et, sur leurs vieux jours, ils se font doctrinaires.

On ne peut en vouloir à Eustache de ne ressembler point à ces tigres de la rue qui ont changé de peau ou mis simplement sur leur fourrure une robe de pédant.

Eustache a bien assez de ses vices sans prendre ceux de l'engeance la plus dégradée qui ait traversé nos cinquante ans de révolutions.

A Nantes, Eustache fit la connaissance du citoyen Brunet, qui avait les bonnes grâces de Carrier et *entreprenait* l'opinion publique.

Las bientôt de cette vie, il prit la route de Saint-Malo et saisit avec transport

l'occasion de quitter la France où le crime ne laissait pas assez de place à l'intrigue.

Une des premières personnes qu'Eustache Lointier rencontra dans les rues de Londres, fut le citoyen Brunet, son ancien patron.

Brunet avait quitté la France pour des raisons qui importent peu au lecteur et qui se devinent du reste facilement, pour quiconque connaît les mœurs de ce temps maudit, où l'accusateur de la veille était presque à coup sûr le proscrit du lendemain.

L'ancien serviteur de Carrier portait en toute sa personne des traces évidentes d'indigence. Il reconnut Eustache qui

ne prenait point garde à lui et le suivit jusqu'à son hôtel.

Eustache en était déjà aux derniers louis de l'emprunt qu'il avait fait aux émigrés de Jersey, mais il était membre de plusieurs clubs, voyait la meilleure compagnie, et, sûr de ses talents, ne craignait point trop l'avenir.

La vue de Brunet le troubla.

Cet homme, qui connaissait ses antécédents, pouvait lui faire une terrible guerre.

Eustache se trouvait dans la position de certains gouvernements que leur origine condamne, et auxquels il faut la paix à tout prix! Il entassa promesses

sur promesses. Brunet le crut et resta près de lui en qualité de valet.

Ce citoyen avait quelque teinture de l'emploi.

Comme nous venons de le voir, la discorde commençait à se mettre au camp.

Brunet se fatiguait de sa position secondaire, et Eustache n'était point pressé de partager.

Brunet connaissait trop Eustache pour avoir confiance en lui, et assez pour le perdre.

Eustache, en effet, pour expliquer la position quasi-brillante où son ancien patron le retrouvait, avait été forcé d'avouer son usurpation.

— Mais où était le vrai d'Arrhans ?

Avec la meilleure volonté de perdre un usurpateur, il faut présenter l'ayant-droit tout d'abord.

— C'est la première pièce de conviction.

Cette pièce manquait à Brunet, ce qui peut expliquer pourquoi il s'en tenait aux menaces.

— Lointier, en le quittant, prit le chemin du club des jockeis, où il contait trouver lord Templemore Dogg, son partner habituel.

Le club était au grand complet.

Il y avait là au moins cent jockeis en habits écarlates, tous remarquablement obèses ou parvenus au dernier degré d'éthisie.

L'Anglais est ainsi fait : point de milieu ; il pèse le poids d'un bœuf ou celui d'un mouton.

Les gentlemen maigres se promenaient gravement, balançant leurs longs torses sur leurs hanches aiguës, auxquelles s'attachaient gauchement des jambes osseuses, dessinées, selon le nu, par des pantalons à justes tibias. Au-dessus du torse, il y avait de hautes cravates inflexibles et nouées avec une rigueur mathématique. Dans les cravates il y avait des vertèbres qui soutenaient des figures anguleuses, ornées d'yeux incolores et de favoris déteints.

Les gentlemen gras faisaient gémir sous le fardeau de leur embonpoint des

banquettes et des fauteuils très bien rembourrés. Ils étaient rouges comme des tomates mûres.

Lord Templemore Dogg était le plus rouge d'entre eux.

Autour d'une table ronde, située au milieu du salon principal, une vingtaine de jokeis étaient réunis et paraissaient puissamment préoccupés.

De ce groupe sortaient de temps en temps des paroles brèves et inquiètes.

— Cent livres pour Polyphemus ! disait l'un.

— Deux cents livres pour Child of the Royal-Puff ! répondait l'autre.

Il faut que le lecteur nous fasse la grâce de s'approcher avec nous de cette

table ronde et jette son regard curieux par-dessus les têtes pommadées des gentlemen qui l'entourent.

Ceci est un trait de mœurs authentique, et mérite certainement une mention honorable.

La table ronde est bordée par une bande circulaire de papier blanc, qui figure assez bien, en petit, la lice d'un hippodrome.

Des deux côtés de cette bordure en papier s'élèvent de minces barrières de carton.

Il n'y a rien autre chose sur la table.

Pourtant vingt personnages, doués de raison, se penchent à l'entour et regar-

dent comme si leur vie dépendait de ce qui se passe sur la bordure blanche.

Vingt binocles y sont braqués à demeure et les gageures vont leur train.

— Trois cents livres pour Child of the Royal-Puff!

— Quatre cents livres pour Polyphemus!

Ces gens-là sont-ils des fugitifs de Bedlam?

Regardez mieux; essuyez les verres de votre lorgnon, obscurcis par le brouillard britannique, et regardez encore.

— Voyez-vous ces deux petits points noirs qui se meuvent sur le papier blanc? l'un de ces points se nomme Polyphe-

mus, l'autre a nom Child of the Royal-Puff.

— Ah bah !...

— Positivement..... Polyphemus est une fourmi bien connue pour la vitesse de sa marche, et Child of the Royal-Puff est une araignée naine qui a fait perdre et gagner bien des guinées...

La fourmi et l'araignée *courent*, sans jockey, hélas ! car on n'a pu trouver de cirons assez obéissants pour endosser la veste voyante, chausser les bottes molles et se faire *entraîner* par un jeûne de quinze jours.

Sans cela, la fête serait complète, et la joie de ces honnêtes gentlemen ne connaîtrait point de limites.

Mais on se passe des jokeis.

Voyez ! l'araignée a de plus longues pattes que la fourni, mais elle se prélasse, la paresseuse, elle *flâne* et perd un temps précieux à jeter çà et là d'imperceptibles fils.

La fourmi, au contraire, va toujours un train égal.

Son propriétaire ne la donnerait pas pour cent guinées.

C'est la perle des fourmis. Quand elle aura vécu on essaiera de l'empailler, ou tout au moins de faire sa statuette, afin que les siècles futurs puissent contempler, à leurs moments perdus, cet insecte recommandable.

—Cinq cents livres pour Polyphemus !

— Mille livres pour Child of the, etc.

Si l'Angleterre n'existait pas, il faudrait la construire sur pilotis.

Eustache, en entrant, s'en alla tout droit à lord Dogg et lui tendit le doigt. Lord Dogg gronda sourdement une exclamation de colère ; mais ce premier tribut payé à sa mauvaise humeur, il reprit incontinent son flegme national et reprit automatiquement :

—How dò you do?

—Très-bien, milord, très-bien, répondit Eustache. Permettez-moi de m'informer des nouvelles de la santé de votre seigneurie.

— Infômé-vos! répliqua lord Dogg.

— Et de celle de milady....

— No!.... répondit cette fois milord; — infômé pas vos...

Eustache crut avoir mal compris et n'insista pas.

Lord Dogg se leva sans plus prononcer une seule parole et se dirigea vers un tapis vert où il s'assit en face d'Eustache.

Ils jouèrent en silence pendant deux heures.

Les guinées de milord semblaient avoir un attrait particulier pour les poches d'Eustache, qui gagnait toujours.

Au bout de deux heures, lord Dogg repoussa son fauteuil et croisa ses mains sur son gilet.

—Vous ne jouez plus, milord? demanda Eustache.

Milord ouvrit par trois fois la bouche et ne parla point.

Il semblait chercher ses mots pour entamer une communication importante.

— Sir Arthur, commença-t-il enfin, voye-vos... oh! yes...

—Plaît-il? dit Eustache.

— No...., il ne plaisé pas, sir Arthur, diabel!

— Milord?

— Il déplaisé remâquabelment, voye-vos!

Eustache ne comprenait pas du tout.

Lord Dogg semblait faire effort pour contenir une colère naissante.

Les veines de son front se gonflaient et un tremblement nerveux agitait les paupières sans cils de ses gros yeux.

— Rémâquabelment! répéta-t-il. Oh! yes... je croyé, sir Arthur, que vos vôlez appôter le treuble dans le menèdge de moâ.

—Y songez-vous, milord! s'écria Eustache, qui ne put réprimer un sourire.

— Je songé, sir Arthur.... je trôvé tute cela intolerèble!... Et je disé de prender garde à vos, — pâce que j'été jalu!

A ces mots, prononcés d'une voix étranglée, milord ferma les poings et rejeta violemment la masse d'air qui oppressait sa poitrine.

Puis il tourna le dos et se retira lentement.

— Il est fou, pensa Eustache qui se mit tranquillement à compter son gain.

Le gain était honnête.

Eustache, sans plus penser à la boutade de lord Templemore Dogg, s'assit à une table et parcourut les journaux.

C'était déjà la coutume en Angleterre de faire servir la quatrième page des gazettes au même usage que les petites affiches.

Voici ce que lut Eustache dans une feuille de Glascow :

« Monsieur le marquis de La Veyre, émigré français, prie M. le comte Arthur d'Arrhans, en quelque lieu que soit ce

dernier, de lui faire savoir de ses nouvelles. »

Lointier relut par trois fois ces deux lignes et se prit à rêver.

—C'était une charmante fille ! dit-il enfin. Le vieux marquis a encore une fort belle fortune, et ce serait une affaire d'or... Oui !... mais ils doivent connaître son écriture !.... Ma foi, je crois que le plus simple serait de prendre la poste et d'aller à Glasgow..... Marthe l'aimait; j'hériterai de cela comme du reste..... D'un autre côté, je dépisterai ainsi ce coquin de Brunet, qui commence à devenir fatigant outre mesure.... Allons ! c'est un coup de partie ! il s'agit seulement de bien commencer son jeu...

ANGLICISMES.

VI

Eustache Lointier quitta le Club des Jokeis au moment où *Child of the Royal-Puff* arrivait au but, passant d'une longueur de tête *Polyphemus*. *Commodore Nelson*, autre fourmi engagée, s'était dérobée dès le commencement de la course.

Eustache revint tout pensif à son hôtel de Picadilly.

Les lignes qu'il venait de lire dans le journal de Glasgow le préoccupaient outre mesure.

Il balançait les avantages et les inconvénients d'un acte d'audace.

Il hésitait.

Néanmoins, l'aventure avait de quoi tenter un chevalier d'industrie ; elle était séduisante, et présentait, en définitive, des chances réelles de succès.

Eustache ne pouvait rester longtemps indécis.

Il aborda Brunet, son camarade valet de chambre, d'un visage joyeux.

— J'ai gagné trois cents livres, lui dit-

il ; cela marche. Tu n'attendras pas longtemps désormais.... Nous compterons ensemble dans trois jours.

— Pourquoi trois jours? demanda Brunet.

— Je te réserve une surprise, mon brave : tu verras !

Brunet le regarda en dessous d'un air soupçonneux, mais ne jugea point à propos de renouveler la discussion.

Il prépara la toilette de bal de son maître, et bientôt Eustache fut couvert d'habits véritablement somptueux.

Sous ce costume, il était charmant, et de tournure à mettre à l'envers plus d'une cervelle de gentlewoman, abstrac-

tion faite même de lady Ophelia Dogg, qui n'avait point de cervelle.

Il monta dans une voiture de place, et ordonna qu'on le conduisît à l'hôtel de lady Moore Mac-Rea.

Brunet, resté seul, prit les habits que son maître venait de quitter, afin de les serrer.

— C'est étonnant! grommela-t-il, j'ai beau me fâcher, je continue de jouer mon rôle en conscience, et je le sers tout de bon... Voyons donc s'il n'a pas oublié dans ses poches ce fameux portefeuille... Je donnerais mon petit doigt à couper pour le tenir..... mais non! les poches sont vides... Ah!!!

Ce dernier mot fut un cri de joie.

Brunet venait de sentir, à travers l'étoffe de l'habit d'Eustache, un paquet de papiers. Il fouilla vivement et demeura désappointé. Ce n'était que le journal de Glasgow, que Lointier avait pris au club des Jokeis.

Brunet le froissa d'abord avec colère, puis, par ennui, il se prit à le parcourir et tomba bientôt sur l'article qui avait tant ému son maître.

— Trois jours! s'écria-t-il; le coquin m'a dit trois jours... mais, dans trois jours, il y a trois fois le temps de prendre la poste... Évidemment il a lu ces lignes..... Il va tenter de m'échapper..... Morbleu! je vais le suivre désormais

comme son ombre, et s'il bronche.... tant pis pour lui!

Pour que le lecteur n'interprète pas ces dernières paroles d'une façon trop bucolique, nous lui rappellerons que Brunet avait été l'un des bas-officiers de la Convention.

Cela doit suffire pour donner une sanglante portée à sa menace.

La voiture d'Eustache Lointier sillonnait cependant la boue épaisse des rues de Londres.

Elle s'arrêta bientôt devant l'hôtel de lady Moore Mac-Rea.

Lointier sauta lestement sur les dalles du trottoir et jeta un souverain à son cocher.

Tandis que celui-ci lui rendait sa monnaie, un piéton traversait la rue, enjambant çà et là de larges flaques de boue, et franchissait, lui aussi la grille de l'hôtel.

Une fois entré, ce piéton ressemblait exactement à ceux qui venaient en voiture, car, un soir de bal, il n'y a point de différence saisissable entre la misère et l'opulence.—Nous parlons seulement du sexe masculin. Pour l'autre sexe, il y a toujours la différence qui existe entre la modeste broderie domestique et le point d'Angleterre, entre le strass et le diamant, sans parler de l'intervalle qui sépare le luxe lourd de l'élégante distinction, —le faste de la grâce,—la fille d'un

usurier de la fille d'un gentilhomme.

Eustache et le piéton arrivèrent ensemble au bas du perron et le montèrent de compagnie, mais sans se regarder.

Sur le perron s'ouvrait un vaste vestibule, puis venait un double escalier dont les degrés de marbre étaient, ce jour-là, ornés de fleurs et de feuillages.

Eustache prit la rampe de droite; le piéton monta par la rampe de gauche.

Ils traversèrent parallèlement l'antichambre où foisonnait une armée de grooms et de laquais. L'antichambre donnait entrée dans le premier salon par deux portes symétriquement placées sur le même plan, à quinze pieds l'une de l'autre.

Au moment où Eustache se faisait ouvrir la première, le piéton entrait par la seconde.

Ils donnèrent ensemble leurs noms aux huissiers, qui les annoncèrent aussitôt.

— Monsieur le comte Arthur d'Arrhans ! dit le premier huissier d'une voix éclatante.

— Monsieur le comte Arthur d'Arrhans ! cria au même instant le second.

Les deux nouveaux-venus se regardèrent alors.

Eustache pâlit et perdit contenance.

Arthur d'Arrhans s'élança vers lui, et, l'œil en feu, la menace à la bouche, le saisit violemment par le bras.

Il y avait un large espace vide entre les portes d'entrée et les premiers groupes des invités.

En France, cette double annonce du même nom, qui avait certes quelque chose d'étrange, et la ressemblance frappante de ces deux hommes, dont l'un,— on pouvait du moins le supposer, — était un usurpateur et un larron de noblesse, eût bien vite attiré la foule et rassemblé les curieux. Chez lady Moore Mac-Rea, il en fut autrement ; nul ne bougea.

C'était à peine si les gentlemen composant les groupes les plus rapprochés jetèrent sur nos deux homonymes un court et pudique regard.

C'est ici le cas de rendre à John Bull

une justice d'autant plus éclatante que nous sommes moins portés d'ordinaire en sa faveur. Soit à cause de son flegmatique orgueil, qui l'engage à s'intéresser modérément aux actes d'autrui, soit par suite d'une délicatesse de digne et bon aloi qui n'est réellement point dans nos mœurs à nous, John Bull se montre, en toute occasion, où sa personnalité n'est pas directement intéressée, d'une miraculeuse discrétion. Il n'interroge pas, il n'écoute même pas. Et, en vérité, notre gentlemanry, au lieu de prendre à l'Angleterre ses twines disgracieux, ses malodorans Mac-Intosh et son grotesque vocabulaire équestre, ferait mieux de lui emprunter un peu de cette qualité pré-

cieuse et vraiment surbourgeoise : la discrétion.

Eustache et Arthur restèrent donc isolés entre les deux portes refermées.

— Misérable! s'écria le jeune comte qui retint avec peine les éclats de sa voix irritée; toi, ici, sous mon nom!

— Ayez pitié, Arthur, murmura Lointier. Je suis à votre merci, ne me perdez pas!

— Ne pas te perdre! te laisser porter le nom de mon père!...

Eustache avait été pris à l'improviste; il n'essaya point de payer d'effronterie.

— Je vous rendrai tout, interrompit-il précipitamment. — Je vous rendrai vos papiers, je quitterai Londres... N'exigez

pas davantage, Arthur, et souvenez-vous que je vous ai sauvé la vie.

Le jeune d'Arrhans hésita.

Eustache reprit d'un ton suppliant :

—J'ai cédé à un mouvement de vanité folle, monsieur le comte. Pardonnez-moi. J'expierai cruellement ma faute en regrettant toute ma vie le noble rôle que j'ai joué durant quelques jours... Mais, par pitié ! que je puisse au moins disparaître sans éclat de ce monde brillant où j'occupais une place usurpée. Que je n'aie point la honte de voir tous ces regards, amis naguère, se fixer sur moi avec dédain et pitié !... Laissez-moi quelques heures pour opérer ma retraite... Quand je ne serai plus là, — demain, Arthur !

— vous pourrez leur dire que j'étais un traître... un lâche... un imposteur !

Enstache mit, entre ces trois derniers mots, deux soupirs hypocrites admirablement modulés.

— Sais-je si vous ne me trompez point encore? dit Arthur après un silence; — qui me répond de vous?

— Je vous ai menti bien souvent, et votre défiance est juste, répliqua Eustache humblement... Je n'ai pas sur moi votre portefeuille; sans cela je vous le rendrais sur-le-champ. Mais voici ma carte. Le premier venu de ces gentlemen pourra vous dire que l'adresse, inscrite sous mon faux nom, est au moins véritable. Venez demain, à huit heures. Avant

de partir, je vous rendrai tout ce qui est à vous... Mais soyez généreux, Arthur. Voici quelques Français qui s'approchent et nous observent... Pour la vie que je vous ai donnée, il y a quelques mois, je vous demande de m'épargner le supplice d'un affront public... que je supporterais sans murmurer, monsieur le comte, car loin de moi la pensée de me prévaloir de vos titres de famille qui sont encore entre mes mains.

Il y avait dans cette fin de phrase une imperceptible nuance de menace.

Lointier recouvrait peu à peu sa présence d'esprit. Il se souvenait de ses avantages, et, poussé à bout en ce moment, il aurait certainement engagé une

lutte dont l'issue ne se pouvait point prévoir.

N'avait-il pas pour lui la possession du nom et des titres ?

Ce ne fut point pourtant la crainte qui détermina la réponse d'Arthur. Lointier lui avait sauvé la vie à Saint-Malo, et le jeune comte se crut obligé d'honneur à user envers lui de clémence.

— Allez, dit-il, je vous donne trève pour cette nuit. Mais n'essayez pas de m'échapper. Je ne vous perdrai pas un instant de vue, et demain...

— Demain, cher comte, interrompit Eustache en souriant tout-à-coup, j'aurai, comme toujours, grande joie à recevoir votre visite.

Quelques gentilshommes français, attirés par la singularité de cette scène, étaient maintenant à la portée de la voix.

C'était pour eux qu'Eustache avait parlé.

Il salua fort gracieusement Arthur, toucha son jabot d'un air vainqueur, jeta son tricorne sous le bras gauche, et s'avança vers le groupe des Français, auxquels il distribua des poignées de main.

Arthur, lui, se perdit dans la foule.

Au moment où il dépassait les premiers rangs des invités, il aperçut un gros Anglais, fort rouge, dont les yeux écarquillés semblaient vouloir le dévorer.

Arthur tourna la tête et passa.

— My God! murmura piteusement le gros anglais, qui n'était autre que Templemore Dogg.

Ce malheureux sportman n'avait point quitté des yeux Eustache et Arthur durant tout leur entretien.

La parfaite ressemblance qui existait entre eux lui donna fort à réfléchir, et il se promit de faire bonne garde, afin de savoir si ces deux Sosies n'étaient point de complicité pour *appôter le treuble dans son ménèdge*.

Le groupe des émigrés fit fête à Eustache.

— D'Arrhans, dit le vicomte de L..., quel est cet olibrius qui se permet de te ressembler si impertinemment?

— En vous voyant tous deux, ajouta le baron de V..., je songeais aux Jumeaux de Bergame de ce pauvre Florian.

— C'est un petit cousin, répondit Eustache du bout des lèvres, qui porte le même nom et prend le même titre que moi.

— *Prend* est joli.

— *Prend* est exact... mais je répugnerais à lui faire de la peine ; et d'ailleurs, mes très chers, je ne vois pas trop à quel tribunal j'en pourrais référer.

Le vicomte fit basculer avec grâce sa rapière horizontale.

— Voici qui vaut trois degrés de juridiction, dit-il.

— A la bonne heure, répliqua Eustache, mais mon petit cousin est un fidèle serviteur de Sa Majesté... Je veux me montrer bon prince.

— Eh bien? alors, reprit le baron, présente-nous ton petit cousin.

— Volontiers... plus tard... demain... Messieurs, je me vois forcé de vous quitter un instant.

Eustache prit congé précipitamment.

Les émigrés le suivirent des yeux. Puis ils se regardèrent, et deux ou trois d'entre eux hochèrent la tête.

— Ce diable d'Arrhans, dit le vicomte après un silence, ne fait rien comme les autres. S'il ne portait pas un si noble nom... Qu'en dites-vous?

— Hé! hé!...

— Ma foi!...

— On dit qu'il a au jeu un bonheur!...

— Le fait est, reprit le baron d'un ton moitié badin, moitié sérieux, qu'il y a des jours où on le prendrait pour l'un de ces chevaliers d'industrie qui se pavanent ici sous des noms d'emprunt et déshonorent notre ordre et notre pays... Pourtant je dois dire que j'ai vu ses papiers... de fort belles preuves sur ma pa-

role ! Des alliances magnifiques ?... C'est un air qu'il a comme cela.

De son côté, Arthur subissait un interrogatoire pareil et répondait d'une manière ambiguë.

Un vieillard, le colonel Favert, ancien officier qui avait servi avec le vieux comte d'Arrhans autrefois, et sous les auspices duquel Arthur se présentait aujourd'hui chez lady Mac-Rea, lui demandait quelques explications touchant le mystérieux évènement qui venait d'avoir lieu.

— Je ne puis vous le dire, colonel, répondit Arthur. Jusqu'à demain je suis lié d'honneur, et il vous faudra attendre

ce moment-là si vous voulez savoir quel est cet homme.

C'était la première fois, depuis son arrivée à Londres, qu'Arthur entrait dans un salon.

Jusque-là il avait mené une vie laborieuse et pénible, utilisant, pour exister, les talents que lui avait donnés une éducation distinguée.

Pendant les quelques mois qu'il avait ainsi passés dans une retraite forcée, son unique pensée, son désir incessant, avait été de se procurer les moyens de voir le monde, afin de chercher par soi-même la famille de La Veyre, qu'il savait être à l'étranger.

Il aimait Marthe, autant et plus peut-être qu'autrefois.

Sa vie guerrière et toujours pleine ne lui avait point laissé le temps d'éparpiller son cœur en ces intrigues frivoles que noue trop souvent l'oisiveté des jeunes années.

Son cœur entier était à Marthe dans le présent comme dans le passé.

Entre elle et lui, il n'y avait pas même un souvenir, malgré cinq ans d'absence.

Il voulait donc chercher, scruter, s'enquérir. Mais un obstacle matériel s'opposait à ce qu'il pût se mêler à cette foule dorée qui encombre les salons de l'aristocratie anglaise.

Il était arrivé à Londres dénué de toutes ressources.

Depuis lors, il gagnait de quoi vivre, dans l'acception la moins sensuelle du mot, et rien de plus.

Or, pour frayer avec le luxe, il faut au moins de l'élégance, et l'élégance, lorsque la bourse est vide, est un malheureux phénix qu'on ne trouve point, surtout à Londres, la Babylone du *doit et avoir*, la ville où l'air s'achète, où le soleil se paie.

Toute la bonne envie d'Arthur se heurta longtemps en pure perte contre cet obstacle infranchissable.

Enfin, à force de travail et d'économie, nous dirions presque de lésine, il

parvint à ressembler la somme nécessaire, et fit emplette d'un costume de gentilhomme des plus galants.

Ce fut un instant de joie, puérile peut-être, mais bien vive et bien grande, que celui où, pour la première fois, Arthur se vit dans un miroir, revêtu des habits qui convenaient à sa naissance.

Il y avait si longtemps qu'il se glissait timidement chaque jour, le long des brunes maisons de Londres, dans un costume que n'eût point désavoué Dominic Sampson, le pauvre précepteur d'Ellengowan !

On a beau faire. Si élevée que soit l'âme, elle se ressent toujours un peu de l'enveloppe. En touchant l'épée neuve,

dont la garde en filigrane relevait gaillardement les basques de son habit à la française, sa main frissonna de plaisir.

Il perdit la mauvaise honte et le doute de soi-même qui le tourmentait depuis trois mois. Il espéra.

Restait pourtant une autre difficulté :

Arthur était inconnu.

Son nom suffisait sans doute à lui ouvrir toutes les portes, mais, en même temps, la noblesse anglaise, trop souvent trompée par des chevaliers d'aventures, affublés de noms historiques, commençait à prendre défiance.

Un nom, sans preuves à l'appui, preuves écrites ou résultant de cette notoriété

qui accompagne la possession publique non contestée, un nom, avons-nous dit, était peu de chose.

Il fallait maintenant pouvoir montrer ses titres ou s'étayer du patronage d'un ami assez bien assis dans l'opinion du monde pour n'avoir pas besoin lui-même de répondant.

Or, Arthur ne connaissait personne à Londres.

Le hasard, cette fois, vint en aide à son ardent désir.

Il fit rencontre du colonel Favert, ancien soldat de Condé et ami de son père.

Le colonel, brave et loyal officier, jouissait de la considération générale.

Il offrit de bon cœur ses services au fils de son vieil ami, et Arthur, le lendemain même de cette rencontre, fut introduit dans les fashionables salons de lady Moore Mac-Rea, veuve d'un pair d'Angleterre, et si considérable parmi les reines de la mode, qu'on la regardait comme inamovible dans ses fonctions de patronesse d'Almack.

Il venait chercher là des nouvelles de Marthe et de son père; nous avons vu ce qu'il y trouva.

Cette rencontre de Lointier changeait tout à coup sa position.

Il allait recouvrer ses titres et pourrait désormais marcher tête levée parmi ce peuple de grands seigneurs, où il

trouverait sans doute la trace de la famille de La Veyre.

Mais, pour cela, il fallait d'abord ne pas perdre Lointier, car Londres est grand, et ceux qu'on y laisse une fois s'échapper peuvent longtemps se jouer des plus actives recherches.

Arthur, en conséquence, s'appliqua uniquement à suivre tous les mouvements d'Eustache.

Il marchait sur ses pas comme s'il eût été son ombre, et, chaque fois qu'Eustache se retournait, il était certain de rencontrer les regards d'Arthur obstinément fixés sur lui.

Nonobstant cet obsédant espionnage,

Lointier tâchait de faire bonne contenance, et y réussissait assez bien.

Dès le premier moment, il avait fait dessein de s'esquiver avant la fin du raout, et il savait que le seul moyen d'y parvenir c'était d'éloigner de son visage toute expression d'inquiétude et de préoccupation, en un mot, de jouer l'indifférence.

Il se promenait par les salons, saluant gracieusement quelque raide lady, rose et blanche comme une glace à la vanille, panachée de frambroises, — serrant la main de quelque gentleman haut-cravaté, long, droit, fluet comme un bouleau, — souriant à son compagnon d'exil, ou jetant un compliment banal au frais

visage d'une jolie Française, toute sérieuse et tout ennuyée au milieu de cette joie britannique, empesée, compassée, presque lugubre.

Tandis qu'il allait ainsi, sans autre but que de donner le change à son argus, il avisa par hasard dans un coin du salon une lady plus maigre que la plupart des autres ladies, et plus jaune que la couverture de nos romans intimes.

Il crut reconnaître lady Ophelia Dogg, mais il garda un doute, parce qu'elle n'avait point de petit chien sous son bras.

— Il s'avança vers elle.

C'était bien Ophelia, qui, à la vue de Lointier, déploya brusquement un in-

commensurable éventail, en faisant de très grands efforts pour rougir.

Eustache s'assit auprès de lady Dogg, espérant lasser la patience d'Arthur.

En même temps, afin de jouer mieux l'indifférence, il fit appel à tout son esprit et entama une conversation qui mériterait à coup sûr d'être rapportée fort au long.

Lady Ophelia se donna tout entière aux charmes de cet entretien charmant : elle gazouilla, une grande heure durant, les excentriques barbarismes de son prodigieux baragouin et proclama *in petto* Eustache : *la plus délicieuse de tute les..., remâquabelment !*

Arthur, cependant, s'était assis en

face d'eux et ne perdait point de vue son effronté Sosie.

Il n'était pas seul à regarder de ce côté.

Lord Templemore Dogg, enfoncé dans une embrasure, dévorait sa femme du binocle et murmurait, en un français choisi, des imprécations entremêlées de menaces et de plaintes.

— Oh ! manifestation ! grommelait-il. — Cette sir Arthur était iune pendèble séductor !

En ce moment, il aperçut Arthur, qui, lui aussi, avait l'œil braqué sur Ophelia.

Lord Dogg demeura suffoqué.

— C'était incountestablement diabolique ! se dit-il.

« Voici un auter gentleman qui été jalu !... Jalu de milady !... Oh ! yes.

Incapable de se contenir davantage, lord Dogg s'avança vers Arthur et lui toucha le bras.

Arthur se retourna.

Ce fut l'affaire d'une seconde ; — mais quand il reporta les yeux à l'angle du salon où s'asseyait Eustache Lointier, il n'y vit plus que lady Dogg.

— Il m'échappe! s'écria-t-il involontairement.

— Je vôlé démander à vos... commença lord Dogg.

Il ne put achever, Arthur le repoussa brusquement, et s'élança sur les traces d'Eustache qu'il crut apercevoir de loin parmi la foule.

Lord Dogg demeura la bouche ouverte.

— Oh! murmura-t-il après un long silence.

« L'une et l'auter gentleman était en

dérute... Diabel !... siourprenant tutefait? Je vôlé, ma foâ, me batter conter tute les deux.

DE LONDRES A GLASGOW.

VII

Arthur fendit la foule en désespéré

Il traversa les divers salons en un clin d'œil, enjamba l'escalier quatre à quatre, et arriva dans la cour au moment où un cabriolet de place passait, au galop, le seuil de la porte cochère.

Evidemment, — du moins Arthur le pensa ainsi, — ce cabriolet renfermait Eustache.

Le jeune comte sauta dans l'une des voitures qui stationnaient dans la rue, et ordonna au cocher d'atteindre le cabriolet, dût-il crever son cheval.

Le cocher allongea un puissant coup de fouet à ses bêtes.

Malheureusement, ses bêtes étaient à peine meilleures que les fameux chevaux rejdis, envoyés par le pacha d'Egypte à son allié Louis-Philippe. Elles trottaient péniblement, trébuchaient à chaque cahot et soufflaient comme un maire de chef-

lieu contraint, par la fortune, à déclamer, devant un prince crêpu, des harangues à dormir debout.

Néanmoins, à force d'efforts, la voiture demeurait toujours en vue du cabriolet, mais elle ne gagnait pas un pouce de terrain.

— Fouette ton cheval! criait Arthur qui se démenait au fond de la voiture; — fouette, malheureux! il faut que nous les rattrapions.

— Quant à ce qui est de ça, monsieur le baron, répondit le cocher, je tape

comme il faut, vous pouvez le voir. Mais les Anglais sont des rosses sans nerfs; ça ne sent pas les coups... parlez-moi des chevaux de Paris!

— Mais va donc! va donc! reprenait Arthur.

— On y tâche, monsieur le marquis... Ici, voyez-vous, les chevaux de fiacre ne valent pas mieux que les hommes... c'est rétif!

— Dix louis si tu rattrapes ce maudit cabriolet!

— Ca n'est pas de refus... Faut vous dire, monsieur le duc, que j'ai l'honneur d'être émigré comme vous, sans compa-

raison... A Paris, j'avais un fiacre superbe, noir et lie de vin, avec les armes de la ville sur la portière... Et des chevaux! ah! les chevaux par exemple !.. La révolution est venue, et un beau jour, on a mis mon fiacre en réquisition pour conduire une demi-douzaine de bons curés à la guillotine. Si encore on m'avait rendu mon fiacre! mais non; mon fiacre plaisait au Comité de salut public, qui ne se gêna pas pour me le voler... A la rigueur j'avais assez d'assignats pour en acheter un autre ; mais fi donc! le bon temps était passé. Je n'avais plus à voiturer que des porteurs d'eau devenus dictateurs, ou d'anciens confrères qui avaient sauté de leur siége sur les bancs de la Convention

nationale... On ne pouvait pas supporter ça, pas vrai, Monseigneur?

— Mais fouette donc! malheureux! le cabriolet nous gagne!

— Si j'avais seulement mes chevaux de Paris!... Tant il y a que je me dis: Puisqu'il n'y a plus en France que des croquants, ma place est à l'étranger. Je passai la mer... Tel que vous me voyez, Monseigneur... Ah! Dieu! Dieu! Les chevaux n'en veulent plus!

Tout en parlant ainsi, l'automédon proscrit avait vaillamment fouetté ses bêtes.

La voiture suivant toujours les traces du cabriolet fugitif, avait traversé une multitude de rues, tourné un nombre infini de carrefours, et parcouru la majeure partie de Londres.

On était maintenant hors de la ville, et le jour commençait à paraître.

Le cabriolet se montrait toujours, à trois ou quatre cents pas en avant, comme ces fantasques et capricieuses flammes des marais qu'on aperçoit sans cesse et qu'on ne peut approcher jamais.

Mais au moment où le cocher, victime de la révolution, prononçait les derniers

mots de sa prolyxe tirade, les deux chevaux s'abattirent à la fois, pantelants et incapables de se relever.

— Anglais ! leur dit le cocher, comme s'il n'eût pu trouver de plus outrageuse parole.

Il les fouetta de son mieux, mais en vain.

Arthur alors sauta sur la chaussée, jeta sa bourse au cocher, et courut follement sur les traces du cabriolet qu'il n'eut garde d'atteindre. Bientôt, épuisé de fatigue, baigné de sueur, il fit comme les chevaux, et s'affaissa sur les rebords d'un fossé.

Il se désolait fort, comme on le pense, mais il se fût désolé bien davantage, s'il avait su que le cabriolet contenait un honnête fermier presbytérien, qui s'en allait à Edimbourg écouter les prédications du révérend Josuab, Jédédiah ou Sisarah, élu en le Seigneur, éloquent, nasillard et puritain.

Quant à Eustache, dont la voiture s'était dérobée à un détour de rue, il avait paisiblement gagné son logis.

Brunet dormait d'un profond sommeil. Eustache, enchanté de cette circonstance, fit à la hâte ses préparatifs de départ, vida les tiroirs de son secrétaire et prit la

clé des champs, en ayant soin toutefois de laisser au chevet de Brunet, endormi, un petit mot d'adieu.

— A Glascow! maintenant, se dit-il en sautant joyeusement dans son cabriolet, dont le cocher avait troqué l'attelage pour trois fort chevaux de poste ; — ils pourront courir après moi ; ils pourront même me rattraper, peut-être, mais il ne sera plus temps, et je serai bien fort lorsque M. le marquis, — mon beau-père, — aura à me soutenir.

La chaise brûla le pavé de Londres, et fut bientôt dans la campagne ; à peine avait-elle fait une lieue sur la route d'E-

cosse, qu'Eustache avisa de loin un gentilhomme couché sur le revers d'un talus.

A l'aspect de la chaise, le gentilhomme se leva et vint se poser à la tête des chevaux, qu'il arrêta sans façon.

— Qui que vous soyez, monsieur, dit-il en s'adressant à Eustache, dont il ne distinguait point les traits, — je vous prie de me donner une place dans votre voiture. Je poursuis un misérable...

— Impossible, petit cousin, interrompit Eustache d'un ton dégagé ; — je porte un puissant intérêt à ce misérable que

vous poursuivez..... Veuillez lâcher la bride des chevaux, monsieur le comte...

Arthur, c'était lui, jeta son regard étonné à l'intérieur de la chaise, et reconnut Eustache.

Il s'élança aussitôt, l'épée à la main.

— Fouette, cocher! cria Lointier.

En même temps il tira des poches de la voiture les deux pistolets qu'il avait volés autrefois à Arthur, dans l'auberge de Saint-Malo, et le mit en joue des deux mains à la fois.

Arthur ne tint compte de ce péril, et chargea impétueusement.

Lointier lâcha les deux coups.

L'épée d'Arthur tomba : il était blessé au bras droit.

— Fi! monsieur le comte; fi ! dit Lointier en ricanant ; — vous vouliez me tuer, moi qui vous ai sauvé la vie. C'est fort mal à vous, en vérité, et vous méritez, pour le moins, le léger châtiment que je vous inflige.

La voiture s'ébranla.

— Portez-vous bien, reprit Eustache en se penchant au dehors; — à propos, n'espérant pas avoir le plaisir de vous rencontrer avant mon mariage, je crois devoir vous faire part de mon union prochaine avec votre cousine...

— Marthe! s'écria le jeune comte d'une voix déchirante.

— Une fort jolie personne, ajouta de loin Eustache, qu'emportait le galop des chevaux de poste; je suis mortifié, monsieur le comte, de ne pouvoir vous inviter à la noce...

Arthur demeurait à la même place, at-

téré, sans pensées, et comme frappé de la foudre.

— Marthe! répéta-t-il enfin, Marthe!... Cet homme, dit-il vrai, mon Dieu!

Il reprit automatiquement le chemin de Londres; puis, lorsque la présence d'esprit lui revint, il s'applaudit d'avoir suivi cette voie, espérant trouver au logis de Lointier quelque indice qui pût le mettre sur sa trace; — car la route d'Edimbourg peut conduire à la moitié des villes du royaume-uni, et Arthur n'avait plus rien pour éclairer sa recherche.

Il était onze heures du matin lorsqu'il arriva dans Picadilly.

Brunet venait de s'éveiller et de lire le billet d'adieu que lui avait laissé Eustache.

Il était furieux, et roulait dans sa tête mille projets de vengeance.

« Citoyen Brunet, lui disait Eustache dans sa lettre; je vous souhaite des jours longs et prospères.

« Je quitte Londres un peu à cause de vous, qui me gênez plus que je ne puis vous dire, et beaucoup pour mon Sosie A. d'A..., qui m'est tombé sur les bras cette nuit, au raout de lady Mac-Rea.

Je vous laisse en partant ma bénédic-

tion et une demi-couronne que vous trouverez, avec le présent, sur votre table de nuit.

« Je vous laisse également mes dettes.

« Que l'Être suprême vous tienne en santé ! »

Arthur ouvrit sans frapper, et entra précipitamment.

Brunet, à la première vue, le prit pour Eustache, et s'élança vers lui !

—Tu reviens ? s'écria-t-il, tu n'as pas pu partir, sans doute... Mais, va ! je te

tiens compte de l'intention.... Ah ! se reprit-il tout-à-coup en relisant le billet ; — c'est cela..... Pardon, monsieur le comte ; le hasard vous a donné une ressemblance si étrange avec ce misérable, que mon erreur ne peut être une offense...

« Je comprends tout maintenant..., car vous êtes bien le comte d'Arrhans, n'est-ce pas ? le vrai comte Arthur d'Arrhans ?

— Je le suis, répondit Arthur en tombant épuisé sur un siége.

—Vous êtes blessé ! dit Brunet qui vit du sang à la manchette du jeune comte ;

— blessé par lui, je gage.... Ah ! qu'il va me payer cher son méchant tour?

— Savez-vous quel est le but de son voyage ? demanda Arthur avec une inquiète vivacité.

— J'en sais plus qu'il ne faut pour le faire pendre, répliqua l'ancien serviteur de Carrier ; je vais vous montrer tout-à-l'heure un chiffon qui vous apprendra, je l'espère, où nous pourrons le retrouver...

— Montrez, montrez ! dit Arthur.

— Pansons d'abord votre blessure...

— Non, non! montrez sur-le-champ, je vous supplie.

Brunet mit la main à sa poche; mais en ce moment la porte s'ouvrit de nouveau, et la florissante figure de lord Templemore Dogg parut sur le seuil.

Milord avait sous le bras droit deux épées, sous le bras gauche une paire de pistolets géants.

— Que cherchez-vous? demanda brusquement Brunet.

— Jé vos pâlé pas, groom, répondit lord Dogg qui s'avança vers le comte.

— Sir Arthur, ajouta-t-il, je laissé à vos le choâ...

Il présentait d'une main les épées, de l'autre les pistolets.

— Que signifie cela, Monsieur? dit le jeune comte étonné.

— Je laissé à vos le choâ! répéta milord.

— Mais, Monsieur, je ne vous connais pas!

Milord se gratta l'oreille.

Il ne savait trop si l'homme qu'il avait devant lui était le gentleman *séductor*, ou

le gentleman qui se permettait d'être *jalu* de milady.

— C'est encore quelque fredaine de ce coquin d'Eustache, murmura Brunet.

— No, groom, no... Ioustètche, no.... c'été sir Arthur, que diabel!

— Finissons! s'écria le comte avec impatience.

—Yes... je laissé à vos le choâ...

Ce fut à grand'peine que Brunet fit comprendre à milord qu'il y avait deux sir Arthur, et que le *séductor* était en fuite.

Restait à savoir pourquoi le vrai sir Arthur était *jalu* de milady, au préjudice de milord.

Le comte eut besoin, pour prouver son innocence, d'affirmer que c'était uniquement Lointier et non pas lady Ophelia qu'il avait regardé si assidument au raout de la veille.

Milord, convaincu enfin, présenta le doigt à Athur.

Ensuite de quoi, il reprit :

—Je vôlé me batter conter ce sir Ioustètche Lointery ! — Pâce que je défendé à milady de regâdé ce gentleman ; milady

régâdé tute de même... manifestement, le treuble été dans le ménèdge de moà !

Lointier, un gentleman ! se récria Brunet ; allons donc, Milord, vous avez la berlue...

— Menèdgé vos exprêchions, groom !

— Lointier est un fils de manant, un filou, un escroc, un....

Milord serra ses épées et ses pistolets.

—On puvé boxer conter tute le monde ! dit-il en fermant les yeux.

Arthur, cependant, manifestait énergiquement son impatience.

Comme Brunet sentait parfaitement qu'il était de l'intérêt de sa vengeance de lancer au plus tôt le jeune comte sur les traces de Lointier, il coupa court à son entretien avec milord et sortit de sa poche un papier imprimé.

—Voici ce chiffon dont je vous parlais, dit-il à Arthur. Je l'ai pris dans la poche d'Eustache... Veuillez lire ces lignes de la quatrième page.

Arthur y eut à peine jeté les yeux qu'il changea deux ou trois fois de couleur.

—Le marquis ! murmura-t-il enfin ; — Marthe ! Oh ! je te remercie Dieu qui me mets enfin sur sa trace !... Ils pensent à

moi! Ils se souviennent de moi... Ce moment de bonheur paie de bien longues souffrances!

— Mais lui, dit Brunet, —Eustache....

— Ioustètche! prononça milord pour se bien mettre ce nom-là dans la mémoire.

— Eustache! répéta Arthur; — c'est vrai! Il est parti! il a de l'avance sur moi: il a mes papiers, et cette fatale ressemblance!.... Il faut que je parte! que je parte sur-le-champ pour Glasgow.

Il s'élança vers la porte, mais, à moitié chemin, il s'arrêta.

— Je n'ai pas d'argent, murmura-t-il avec accablement.

— Pour ça, monsieur le comte, dit Brunet, je vous en offre autant.

Lord Dogg prit dans sa poche une bourse de soie longue comme une peau d'anguille.

— Jé volé prété à vos de l'ââgent, dit-il ; prenez, if you please, pour oblidgé moâ.

Il est des instants où la courtoisie n'a point d'exigences.

Arthur fit un geste de remerciement

passionné, saisit la bourse et sortit sans mot dire.

Un quart d'heure après, il brûlait le pavé sur la route de Glasgow.

— A nous deux, Milord, dit Brunet quand Arthur fut sorti; voulez-vous que je vous fasse retrouver cet Eustache?

— Ioustètche... yes... je volé.

— Tenez-vous prêt à partir ce soir pour l'Écosse.

—Yes, diabel! je téné prêt à pââtir!

SUITE DU PRÉCÉDENT.

La famille de La Veyre était à Glasgow depuis un an, et habitait un antique hôtel seigneurial, dont les deux ailes en saillie avançaient sur le square appelé la Croix-de-Saint-Dunstan, dans Leslie-Honour.

Le marquis avait passé par Londres sans vouloir s'y arrêter. Peut-être était-il attiré vers l'Écosse par ce vieux parfum de loyauté qu'exhalent les traditions et l'histoire de cet héroïque pays.

Proscrit de la cause royale, peut-être espérait-il rencontrer plus de souvenirs et plus de sympathies sur cette noble terre où les Stuarts proscrits trouvèrent si souvent un asile et des défenseurs.

A quoi bon d'ailleurs expliquer ce choix? Tout royaliste n'a-t-il pas au fond du cœur une corde qui vibre à ce seul nom d'Écosse? L'Écosse où combattit Monrose, l'Écosse où chanta Scott, le poète des infortunes royales!

Oh! certes, il y a un bon vent d'honneur et de chevalerie qui, même en notre siècle souillé, fait bruire les chênes nains des highlands et caresse le noir granit des séculaires palais d'Auld-Reekie.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, l'Écosse se souvenait des lis qui fleuronnent le double trescheur de son écusson.

C'est chapeau bas et la main sur le cœur qu'elle recevait le fils de France rendant à ses montagnes la visite de l'hospitalité reçue. Elle faisait fête à l'exil, et ses barons mettaient du velours

et des fleurs aux murailles de leurs historiques châteaux.

Prêtres, nobles et peuple, tous s'inclinaient avec un respectueux amour ; tous saluaient les grands souvenirs d'un passé de quinze siècles et les promesses d'un large et glorieux avenir.

Marthe de la Veyre avait maintenant vingt-deux ans.

Elle était dans tout l'éclat d'une brillante jeunesse, et son charmant visage, en dépouillant les grâces indécises de l'enfance, avait pris les séductions d'un autre âge.

Sa douceur native ne l'avait point abandonnée, mais les jours de sang et de larmes dont s'était composée, pour elle, l'époque où d'ordinaire les jeunes filles se donnent aux frivoles plaisirs du monde, avaient mis dans sa douceur une résignation sérieuse et mélancolique. Elle savait désormais souffrir.

Pendant ces cinq années qu'elle avait passées loin d'Arthur, elle avait précieusement gardé son souvenir.

Sa tendresse était restée jeune, fraîche et vive, comme au bon temps de leurs naïves causeries en la province de Rouergue. Monsieur de La Veyre, dont les sentiments pour la famille d'Arrhans n'avaient

subi aucune altération, approuvait l'amour de sa fille et n'avait rien épargné, depuis son arrivée en Angleterre, pour connaître le sort du jeune comte.

Toutes ses démarches jusques alors avaient été complètement inutiles.

Quant à madame la marquise de La Veyre, la mort de la reine, pour qui elle professait un dévoûment sans bornes, et les terribles malheurs dont la famille royale avait été accablée, avaient dompté jusqu'à un certain point le hautain esprit de contradiction qui faisait le fond de son caractère. Elle n'était point portée plus que par le passé à épouser les opinions du marquis, mais il y avait en elle une

grande fatigue morale, et, la plupart du temps elle ne prenait point la peine de discuter.

Un matin, Marthe se promenait seule sur une terrasse plantée d'arbustes verts qui donnait sur la place de la Croix de Saint-Dunstan.

Elle songeait, et sa rêverie était triste, car elle avait Arthur pour objet.

— Qu'était-il devenu ? S'il vivait, d'où provenait son obstiné silence ?

« Ne l'aimait-il plus ?

« Hélas ! tant de braves cœurs avaient cessé de battre dans les guérets de la Vendée ! Arthur avait eu le sort de son

père, peut-être, et donné son sang à la sainte cause qu'il défendait.

Marthe s'assit sur un banc.

Sa jolie tête se pencha sur sa main, et ses regards distraits, passant à travers la balustrade en pierre de la terrasse, allèrent se perdre dans la solitude du vieux square.

Tout-à-coup son sein battit avec force; ses yeux brillèrent, puis se voilèrent.

Une mate pâleur, remplacée bientôt par la pourpre de la joie, couvrit ses joues.

Elle se leva, chancelante, et s'élança dans le salon.

— Il vient! s'écria-t-elle en tombant, baignée de larmes, sur le sein de son père.

— Que signifie cela, ma fille? demanda la marquise étonnée.

—Il vient! répéta Marthe; —je l'ai vu... oh! mon père...

— Veuillez vous expliquer, Marthe? interrompit madame de La Veyre avec un commencement d'impatience.

Mais le marquis, lui, n'avait pas besoin d'explication.

Il avait deviné sa fille.

— Nous allons donc enfin le revoir! s'écria-t-il.

Et, la joie rendant quelque vigueur à son corps épuisé, il se leva de sa chaise longue, saisit le bras de Marthe et se hâta vers la terrasse.

Mais il n'allait pas vite, et il eut à peine le temps de traverser la moitié du salon. Un valet, en effet, ouvrit la porte à deux battants et annonça :

— Monsieur le comte Arthur d'Arrhans !

Eustache, en costume de voyage, se précipita dans le salon, et rencontra les bras ouverts du marquis où il ne se fit point faute de tomber d'une façon fort

touchante. Ensuite, il salua respectueusement la marquise et baisa la main que Marthe lui tendait en rougissant.

Ce fut une entrevue pleine d'allégresse et dont le lecteur peut aisément se représenter les détails.

Eustache jouait son rôle dans la perfection.

Il donna une larme à la mémoire de son vieux père, rappela tendrement à Marthe quelqu'un de ses amoureux enfantillages qu'il tenait de la confiance d'Arthur, et remercia le marquis avec effusion du bonheur qu'il lui destinait jadis au moment où une lettre de la mar-

quise était tombée comme un orage subit au milieu des tranquilles journées du château de La Veyre.

Une chose étrange, c'est que Marthe qui, d'abord, s'était donnée tout entière à la joie devint subitement pensive, et ne sut point chasser un nuage qui vint assombrir son beau front.

Elle ne regardait plus son cousin en face comme aux premiers instants de leur réunion. Ses yeux ne se levaient sur lui qu'à la dérobée et se baissaient aussitôt, inquiets, presque soupçonneux.

Est-ce à dire que les romans de l'empire ont raison et que l'amour est un ma-

gnétisme, une seconde vue, une sorcellerie? Nous ne savons, en vérité. Madame Cottin l'a dit; madame de Staël l'a proclamé à son de harpe; madame Riccoboni l'a murmuré très prolixement; madame ***, toutes les dames de lettres de tous les âges l'ont répété dans toutes les pages de tous leurs écrits.

Nonobstant ce concert d'autorités langoureuses et peu divertissantes, nous réservons formellement notre opinion.

Quoi qu'il en soit, Marthe restait froide maintenant, et sa froideur était d'autant plus apparente que son allégresse première avait été plus vive.

Eustache s'en aperçut, mais il eut soin de faire comme s'il ne s'en apercevait pas.

— A propos, dit-il, lorsque les premiers épanchements eurent pris fin, — je veux vous raconter une aventure au moins singulière, qui a failli retarder mon départ de Londres... Vous souvient-il, monsieur le marquis, d'un jeune garçon nommé Lointier?...

— Non, répondit monsieur de La-Veyre.

— Si fait... une espèce de favori de mon père... qui me ressemblait à s'y méprendre.

— Ah !... c'est vrai... Eustache Lointier... je me rappelle.

— Je l'ai retrouvé à Londres, menant la vie de grand seigneur et portant...

— Le nom d'Arthur d'Arrhans ? interrompit vivement Marthe dont la voix trembla.

Eustache s'inclina de l'air le plus naturel du monde ; mais le diable n'y perdait rien, et quelques gouttes de sueur perlèrent sous les boucles luisantes de ses cheveux.

— Vous avez deviné, mademoiselle, dit-il ; le drôle porte mon nom. J'ai dé-

couvert cette circonstance le jour même où la *Gazette de Glasgow* m'apprenait que j'avais ici d'excellents amis dont le cœur ne m'a point oublié.

Le marquis tendit sa main qu'Eustache serra avec effusion.

— Quelle bonne idée nous avons eue là ! s'écria monsieur de La Veyre ; — c'est Marthe qui a le mérite de l'invention.

Eustache ouvrait la bouche pour improviser l'inévitable compliment que demandaient les derniers mots du marquis, lorsque mademoiselle de La Veyre l'arrêta.

— Je voudrais savoir la suite de votre aventure, monsieur, dit-elle avec une froideur glaciale.

Elle est bien simple, mademoiselle : cet Eustache Lointier, abusant de la ressemblance dont je vous parlais, et qui subsiste encore, a poussé l'audace jusqu'à soutenir son rôle en ma présence, dans les salons de lady Moore Mac-Rea...

— Quelle impudence ! s'écria la marquise.

—Le coquin mérite la bastonnade, appuya le marquis, en cherchant d'instinct

à côté de lui sa canne à pomme d'or sculptée.

Marthe ne dit rien.

Son attention redoubla.

— Je l'aurais puni comme il le mérite, reprit Eustache, sans la grande hâte que j'avais de vous revoir.

« Mais, après tout, cet homme ne peut me nuire. J'ai mes titres en poche...

— Quel besoin? dit la marquise en souriant; vous êtes d'Arrhans, cela se voit; vous avez tous les traits du comte votre père...

— Ce cher comte ! interrompit le marquis avec mélancolie ; — qu'il serait heureux de nous voir tous réunis !

Eustache porta la main à ses yeux pour essuyer une larme absente.

Marthe le dévorait du regard.

Plus elle le regardait, plus elle semblait mal à l'aise.

— C'est égal, reprit encore Lointier, ce fripon d'Eustache m'occupe plus que je ne puis dire. Il est capable de tout, et qui sait ?... Il ignore que je suis ici... Qui

sait si, alléché par la lecture du *Journal de Glasgow*, il ne tentera pas ?...

— Quelle idée ! s'écria madame de La Veyre ; — se présenter à nous !

— Qu'il vienne ! ah ! le coquin, qu'il vienne ! dit le marquis en se levant à demi ; mes gens le recevront de la bonne façon !

Marthe se prit à trembler.

— Vous pensez donc qu'il viendra ici, monsieur ? demanda-t-elle lentement.

— Eustache baissa les yeux sous le re-

gard perçant que lui jeta mademoiselle de La Veyre.

— Je ne sais... je pense... balbutia-t-il.

— Vous faites là, mon enfant, une singulière question, dit la marquise ; comment voulez-vous que le comte puisse savoir?...

— C'est que j'ai peur, ma mère, répondit Marthe en frissonnant.

Elle se leva et sortit.

Le marquis se frotta les mains, la marquise sourit.

— La joie... dit le marquis.

— La surprise..... ajouta la marquise.

Excusez-la, s'il vous plaît, monsieur le comte.

Le départ de Marthe dissipa la froideur qui commençait à troubler cette première entrevue.

Eustache se surpassa lui-même.

Il fut délicat, affectueux, spirituel.

Le marquis raffolait de lui au bout d'une heure, et la marquise ne se souvenait point d'avoir rencontré un cava-

lier plus charmant : — de sorte que, pour une fois, monsieur et madame de La Veyre se trouvèrent être complètement du même avis.

LES CISEAUX DE LORD DOGG.

IX

En quittant le salon, Marthe se retira dans sa chambre, où elle s'enferma.

Elle tomba sur un siége, brisée par la puissance de son émotion.

Sa jolie tête s'appuyait sur sa main,

et, de ses yeux fixes et comme stupéfiés, des larmes abondantes coulaient le long de sa joue pâlie.

— Que croire, mon Dieu ? que croire ? murmura-t-elle enfin. Pourquoi ce doute terrible ?.. Oh ! ce n'est point là sa voix, ce n'est point son regard... Mais après cinq ans d'absence, tout cela n'a-t-il pu changer ?.. Je suis folle ! mon père l'a reconnu ; moi-même, en l'apercevant sur la place, j'ai senti battre mon cœur... C'est bien lui ! — Et pourtant quelque chose en moi se révolte et me dit de craindre... Il ne m'a point parlé comme me parlait Arthur ; sa paupière s'est baissée sous mon regard ; mon œil, in-

cessamment fixé sur lui, le troublait... Mon Dieu ! ce n'est pas Arthur.

Elle demeura longtemps absorbée par ce flux et ce reflux de doutes tumultueux.

Sa tête éclatait à vouloir ordonner la cohue de pensées contradictoires qui envahissaient incessamment son cerveau.

Elle sentait sa raison faiblir et s'efforçait en vain de renouer le fil rompu de ses idées.

Vaincue dans cette lutte épuisante, elle cessa de combattre, et tomba dans

une sorte d'assoupissement maladif et inquiet, suite ordinaire de ces cruelles batailles que nous livre le désespoir.

Il y avait deux heures environ qu'elle dormait, lorsqu'un grand bruit l'éveilla en sursaut.

Elle se leva, troublée, et n'ayant, de ce qui s'était passé, qu'un souvenir douloureux et confus.

Le bruit redoublait : parmi le bruit, Marthe crut distinguer une voix qui la fit tressaillir de la tête aux pieds.

Elle s'élança hors de sa chambre et

ouvrit brusquement la porte du salon.

Dans le salon, outre monsieur et madame de La Veyre, il y avait deux hommes en présence, deux hommes dont la ressemblance extraordinaire s'augmentait encore de la parité fortuite de leurs costumes.

L'un de ces hommes, Eustache, avait à la lèvre un sourire impertinent et railleur.

L'autre portait sur son visage tous les signes d'une violente colère, à grand'peine contenue.

La marquise s'éventait fort active-

ment ; le marquis frappait du pied et regardait le nouveau venu avec courroux, défiance et mépris.

Marthe s'arrêta sur le seuil, l'œil grand ouvert et bouche béante.

— Monsieur, dit en ce moment le marquis, cessons, je vous prie, cette comédie. Vous êtes venu trop tard. Voici, pour le moins, deux heures que j'ai formellement promis la main de ma fille au fils de mon vieil ami que voilà, — il montrait Eustache, — monsieur le comte Arthur d'Arrhans.

— Mais c'est lui qui est Arthur d'Ar-

rhans! s'écria Marthe en s'élançant vers le nouvel arrivant; — C'est lui! oh! je le reconnais! c'est bien lui!

— Ma fille! dit la marquise d'un ton sévère.

— Que signifie cette folie? gronda le vieux marquis, en fronçant le sourcil.

Arthur avait saisi la main de Marthe, et la baisait avec tendresse.

— Certes, dit Eustache, qui réussit à prendre un ton pénétré; — je ne pouvais m'attendre...

— Excusez-la, monsieur le comte, interrompit madame de La Veyre.

— Voilà qui est impardonnable, Marthe! ajouta le marquis.

— Merci, merci! disait Arthur; vous ne m'avez donc pas oublié, vous, mademoiselle!

— Oh! que c'est bien sa voix! murmura Marthe; mon père... madame! ne vous souvenez-vous pas?...

— Finissons, dit Eustache, qui fit appel à toute son audace.

— Vous êtes, monsieur Lointier, un

imposteur hardi et sans pudeur, mais vous devez bien voir que votre partie est perdue... Ecoutez : jusqu'ici, pour des motifs dont je ne vous dois pas compte, et que j'ai expliqués à monsieur le marquis, j'ai bien voulu ne point déférer aux tribunaux votre usurpation de nom.... mais la loi anglaise protège l'étranger, monsieur, et ma patience se lasse.

— Bien dit ! appuya le marquis.

— Il s'exprime admirablement ! pensa la marquise.

Marthe écoutait cela stupéfiée.

Elle espérait toujours néanmoins

qu'un mot d'Arthur déchirerait le voile et mettrait fin à ce combat qui la navrait.

Son espoir devait être trompé.

— Vous ignorez peut-être, poursuivit Lointier, qu'en perdant ma fortune, j'ai conservé mes titres et papiers de famille... Monsieur le marquis sera juge. Je lui remets mon portefeuille.

— Ton portefeuille, misérable! s'écria Arthur exaspéré; — le portefeuille que tu m'as volé à Saint-Malo...

— Parlez plus bas, monsieur, inter-

rompit le marquis ; vous oubliez que vous êtes chez moi.

— Ce ne serait pas un d'Arrhans, murmura la marquise, qui élèverait ainsi la voix devant des dames !

— Pardon, madame, reprit Eustache, d'occasionner tout ce bruit dans votre hôtel. Les dernières paroles de mademoiselle votre fille donnaient trop de poids aux étranges prétentions de cet homme, pour que j'aie pu me renfermer dans le silence... Je vous supplie, monsieur le marquis, de vouloir bien ouvrir mon portefeuille.

— Mais ce portefeuille est à moi, mon-

sieur, dit Arthur, d'une voix désespérée. Que faire pour vous convaincre, puisque vous méconnaissez le fils de votre frère d'armes!... Parlez, oh! parlez, vous, du moins, mademoiselle... Défendez-moi, vous qui m'avez reconnu!

Le cœur de Marthe s'éveilla brusquement à cet appel direct.

FIN DU PREMIER VOLUME.